

# Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion



# SENOUY

Septembre 2016

N°15

# ASSOCIATION DAUPHINOISE D'ÉGYPTOLOGIE CHAMPOLLION

Association culturelle régie par la Loi du 1er juillet 1901



## **Comité scientifique :**

Fathy SALEH (Égypte), Charles BONNET (Suisse), Érik HORNING (Allemagne et Suisse), Bernadette MENU (France), Joseph PADRO PARCERISA (Espagne), Alessandro ROCCATI (Italie), Michel VALLOGIA (Suisse), Dirk VAN DER PLAS (Pays Bas), Claude VANDERSLEYEN (Belgique), Pascal VERNUS (France), Christiane ZIEGLER (France).

## **Personnalités dauphinoises :**

Jean BALESTAS, Jean-Pierre BÉROUD, Guy GENET, Pierre GIMEL, Sandrine MARTIN-GRAND.

## **Président d'honneur :**

Jean-Claude GOYON.

## **Membres du Conseil d'Administration :**

Mesdames Jeannie CLAVEAU, Isabelle DUBESSY, Mathilde FRÈRE, Danielle HARGOUS, Karine MADRIGAL, Loubna STOULI, Dominique TERRIER, Céline VILLARINO.

Messieurs Olivier BUARD, René DEVOS, Xavier MARTINET ; Bernard MATHIEU.

## **Membres du Bureau :**

Président : Bernard MATHIEU ;

Vice-présidente : Dominique TERRIER ;

Secrétaire : Céline VILLARINO ;

Secrétaire adjoint : Xavier MARTINET ;

Trésorier : René DEVOS ;

Trésorière adjointe : Danielle HARGOUS.

## **Conseillère scientifique :**

Christine CARDIN.

Siège social : Musée Dauphinois – 30, rue Maurice Gignoux – 38031 Grenoble cedex 1

Site web : [www.champollion-adec.net](http://www.champollion-adec.net)

Photos de couverture :

*Détail de la tombe du vizir Râmose (TT 55), Cheikh abd el-Gournah. Photo Mathilde FRÈRE ;*

*Détail de la Chapelle Blanche, Karnak. Photo Claude OBSOMER.*

## SOMMAIRE

---

Le mot du Président .....	4
Escapade à Turin : visite du Museo Egizio di Torino .....	5
Escapade à Bruxelles : visite des expositions « Djehoutyhotep » et « Sarcophagi » .....	6
Escapade à Vaison-la-Romaine : visite de l'exposition « Charles Bonnet au royaume des pharaons noirs » et du site archéologique de La Villasse .....	8
Voyage en Égypte : « Découverte de la Haute-Égypte au fil de l'eau » .....	11
La fête de l'égyptologie 2015 : « Être une femme en Égypte ancienne » .....	16

## CONFÉRENCES

La féminité et ses tabous en Égypte ancienne .....	17
Clémentine AUDOIT	
Les femmes de pouvoir en Égypte (avant Hatshepsout) .....	21
Sébastien POLET	
Le divin au féminin .....	27
Bénédicte LHOYER	
Nourrices et mères en Égypte ancienne .....	32
Laure BAZIN	
Médamoud, la redécouverte d'un site .....	33
Félix RELATS-MONTSERRAT	
Vingt ans de recherches archéologiques sur les origines de Kerma, premier royaume de Nubie .....	36
Matthieu HONEGGER	
La cité de Tanis et son environnement. Nouvelles perspectives de recherche et premiers résultats .	40
François LECLÈRE	
Une vieille connaissance de Champollion ? L'épopée de la momie d'In Imen Nay(s) Nebout de Toulouse .....	46
Livia MÉNÉGHETTI	
Les vizirs de la XVIII <sup>e</sup> dynastie .....	49
Mathilde FRÈRE	

## ANNÉE 2016-2017

Programme des conférences 2016 – 2017 .....	55
Programme des séminaires d'égyptologie 2016-2017 .....	56
Programme des cours d'égyptologie 2016-2017 .....	57

## ***Le mot du Président***

---

On ne remplace pas le professeur Jean-Claude Goyon.

On tente humblement de prolonger son action, sans trahir l'esprit dans lequel il avait décidé de créer l'ACPPA Champollion avec Christine Cardin, en 1994, avant de présider l'Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion, née en 2005. Je n'aurais pas accepté l'honneur de cette succession prestigieuse si je ne savais que le professeur Goyon demeurerait à nos côtés, en poursuivant notamment son programme d'édition des archives des frères Champollion avec le concours de Karine Madrigal, et si je ne voyais là une façon de lui témoigner ma profonde gratitude pour m'avoir offert la possibilité, il y a bien des années, de participer à mes premières campagnes de relevés épigraphiques, dans l'*Akhménou* de Thoutmosis III, au cœur même du temple de Karnak. Depuis, ses conseils érudits, sa bienveillante attention, son amical soutien ne m'ont jamais fait défaut.

Comment ne pas être fier, à la modeste place qui est la mienne désormais, d'accompagner du mieux possible le beau travail réalisé par l'équipe aussi dynamique que compétente qui pilote la barque (sacrée) de l'ADEC !

Un beau travail, assurément, qui fait fructifier le somptueux héritage des « Deux Frères ». Un travail indispensable, aussi, à l'heure où l'engagement associatif et le mécénat privé — ce dernier toujours trop timide... — complètent de manière salutaire les dispositifs égyptologiques institutionnels en proie aux « mutualisations » variées, aux financements « sur projet », et autres menaces de réductions budgétaires. La recherche égyptologique se mène dans les universités, au CNRS, au musée du Louvre et autres lieux de conservation et de valorisation du patrimoine pharaonique. Elle se déploie aussi dans les nombreuses associations d'égyptologie réparties sur notre territoire, qui ne sont plus seulement des relais de diffusion de la connaissance.

Merci, Dominique Terrier, merci, Céline Villarino, merci à tous les membres du Conseil d'Administration, merci à tous les membres de l'ADEC de m'accueillir dans votre *ouia* !

*On dressera pour toi une échelle vers le ciel  
et Nout te tendra les bras !  
Tu navigueras dans le lac Chénykha  
et tu feras voile dans un navire à huit couples !*

*Ces deux équipages te feront naviguer :  
les étoiles impérissables et les infatigables !  
Ils te piloteront, ils te haleront depuis les berges,  
avec leurs câbles d'airain ! (Textes des Sarcophages, extrait de la formule 62)*

Bernard MATHIEU, 20 juin 2016

## Escapade à Turin : visite du Museo Egizio di Torino

---

SAMEDI 7 NOVEMBRE 2015

Le 7 novembre 2015, nous avons effectué un voyage pour aller visiter la collection permanente du musée égyptien de Turin.

Fondé en 1824, ce musée est le deuxième en termes d'importance, après celui du Caire. Ses espaces sont entièrement consacrés à l'art et à la culture de l'Égypte et sa collection a été le centre d'intérêt de nombreux historiens, notamment Jean-François Champollion.

Le musée accueille un ensemble de collections rassemblant des pièces provenant de fouilles mais également d'achats. En 1824, le roi Charles-Félix développe la collection d'objets égyptiens appartenant à la Maison de Savoie grâce aux objets provenant de la collection de l'égyptologue Vitaliano Donati mais surtout grâce à l'achat de la collection Drovetti qui fut proposée au Louvre qui déclina l'offre. Le premier directeur du Musée, Ernesto Schiaparelli, obtint de nouvelles acquisitions et conduisit de nouvelles fouilles en Égypte. Grâce à son activité, la collection s'enrichit de 30 000 nouvelles pièces.

Le musée a réalisé une série de travaux et de réfection de ses salles d'exposition et c'est pour découvrir cela que l'ADEC a organisé cette escapade. Les salles sont organisées de façon thématique et chronologique. Nous découvrons en premier lieu la salle consacrée à la période prédynastique et à l'Ancien Empire. Par la suite, nous montons dans les étages pour découvrir les salles consacrées au Moyen et Nouvel Empire. Nous découvrons une salle en lien avec le village des artisans de Deir el-Medineh, une salle ayant pour thématique la vie quotidienne. Nous nous rendons également dans les salles consacrées aux statues monumentales de rois et de divinités. Nous

terminons notre visite par une salle présentant des objets funéraires ainsi que des momies animales.

Comme le disait Jean-François Champollion, « Le chemin pour Thèbes, passe par Turin ».

Au fil de notre visite, les membres de l'ADEC ont pu découvrir ou redécouvrir les objets provenant de la tombe de Kha et Merit, faire une visite virtuelle de la tombe de Néfertari, admirer la série de statues de Sekhmet provenant probablement du temple de Mout, saluer quelques grands souverains et jeter un petit coup d'œil au papyrus érotique !

Karine MADRIGAL



Figure 1 : Ostracon représentant une danseuse effectuant le pont arrière (Turin, Museo Egizio, cat. 7052).  
© Photo C. VILLARINO.

## Escapade à Bruxelles : visite des expositions « Djehoutyhotep » et « Sarcophagi »

SAMEDI 9 ET DIMANCHE 10 JANVIER 2016

Les 9 et 10 janvier 2016, l'escapade de Bruxelles s'est déroulée en deux temps :

Samedi fut consacré à la visite de 2 expositions : « DJEHOUTYHOTEP : 100 ans de fouilles archéologiques en Égypte » et « SARCOPHAGI : sous les étoiles de Nout » Splendides expositions au point que nos pieds portés par l'enthousiasme ont à peine senti les kilomètres parcourus dans le musée du cinquantenaire.

Dimanche – Grande bouffée d'air ! Par beau temps et ciel bleu, nous avons flâné dans Bruxelles... avec bien entendu quelques pauses pour faire honneur aux frites et aux bières belges.

### « DJEHOUTYHOTEP : 100 ans de fouilles archéologiques en Égypte »



Figure 1 : Affiche de l'exposition « Djehoutyhotep ».  
© KMKG-MRAH.

Cette exposition met en lumière la tombe aux merveilleuses décorations de Djehoutyhotep, gouverneur de province vivant en moyenne Égypte il y a environ 4 000 ans. Cependant, l'objectif principal de cette exposition est de nous montrer l'évolution des méthodes des recherches archéologiques sur le site de Deir el-Bersha situé à 300 kilomètres au sud du Caire. 1915-2015 : 100 ans qui se sont écoulés entre les fouilles de George Reisner et celles reprises par des Égyptologues et archéologues de la Katholieke Universiteit Leuven. Ce centenaire fut l'occasion de nous exposer comment, par le passé, se faisaient les fouilles et comment elles ont évolué jusqu'à notre époque. La plus ancienne carte de la région datant de 1673, celles de l'époque

napoléonienne nous montrent le cheminement parcouru jusqu'aux images actuelles prises par satellite. Le travail des premiers chercheurs a fait quelques dégâts. Certaines peintures de la tombe de Djehoutyhotep ont été découpées et dispersées dans des musées européens et américains. Les chercheurs actuels tentent, grâce à une technologie de pointe, de reconstituer l'ensemble de ces peintures.

### « SARCOPHAGI : sous les étoiles de Nout »



Figure 2 : Sarcophage (détail).  
© Photo KMKG-MRAH.

Dès la première salle, un groupe de quatre pleureuses en terre cuite nous projette en plein cœur de ce qui en Égypte forgeait le sens de la vie : l'accession à l'au-delà. Les couleurs chatoyantes des peintures dans cette atmosphère tamisée accentuent la beauté pleine de gravité de cette exposition qui retrace l'évolution des rites funéraires égyptiens à travers 300 ans d'histoire (de la préhistoire jusqu'à la période gréco-romaine).

L'exposition est divisée en 12 salles représentant les 12 heures de la nuit (voyage nocturne du soleil dans l'*Amdouat*). Dans la deuxième salle, sont exposés tous les objets qui accompagnent le défunt dans son dernier voyage (canopes, amulettes, ouchebtis...).

Les autres salles nous offrent un témoignage impressionnant sur l'évolution des sarcophages. Ceux en terre cuite ; ceux, simples caisses en bois non décorées, sont émouvants par leur aspect rudimentaire et parce qu'ils nous font remonter dans les premiers temps de l'histoire de l'Égypte. Les autres (des époques postérieures) éblouissent par la richesse de leurs peintures. Je n'emploie

pas le terme décoration car pour les Égyptiens, il ne s'agissait pas d'esthétisme mais de représenter à la fois les épreuves que traversaient le défunt et les divinités qui l'accompagnaient (la pesée des cœurs ; Anubis, Isis, Maât...). Entre le cercueil de la Dame Hetep, le sarcophage intérieur du Grand Intendant du Ramesseum Youpa, les cercueils de la Dame Taânetenmes et tant d'autres... quel voyage dans l'au-delà, avons-nous fait ! J'oubliais : une salle consacrée aux momies et sarcophages d'une grande variété d'espèces animales donne une impression d'étrangeté même si l'on en connaît la signification. Avec toute la bonne volonté du monde, j'avoue que dans cette salle, j'ai senti l'écart qui me séparait de l'état d'esprit égyptien (mais cela n'est qu'une impression personnelle !)

Restauration en direct : Un laboratoire de restauration vitré nous a permis d'observer le travail d'une équipe de spécialistes de l'Istituto Europeo del restauro d'Ischia. Ils restauraient la série des dix sarcophages et planches de momies appartenant au musée du Cinquantième et provenant de la deuxième cachette de Deir el-Bahari. Si ce n'était l'habillement des spécialistes et la modernité des appareils, ce laboratoire aurait pu rappeler la *Ouâbet* (place pure) dans laquelle les prêtres égyptiens momifiaient les défunts.

## DIMANCHE – BALADES DANS BRUXELLES

Dès le matin nous avons rejoint le centre ville à pied ; ce qui nous a permis de jeter un coup d'œil sur les bâtiments de la Communauté Européenne. Ensuite, balade dans le quartier du Sablon. Ses rues étroites sont la marque d'un passé populaire – cadre de nombreuses luttes sociales. Nous avons eu la chance de profiter d'une luminosité digne de celle qu'appréciaient les impressionnistes. À la fois douce et pétillante, elle mettait en valeur l'architecture et les vitraux de l'église du Sablon – Église de style gothique flamboyant rénovée par Viollet le Duc (rénovateur de Notre-Dame de Paris). J'oubliais : comme nous avons des envies différentes, nous nous sommes divisés en deux groupes et c'est sur la Grand-Place que nous nous sommes rejoints.

Magnifique cette place avec ses maisons de style baroque italo-flamand, son Hôtel de Ville de l'époque gothique avec sa flèche surmontée d'une statue de cuivre représentant St-Michel terrassant le dragon... et Patron de la ville. Ambiance pleine de contraste : c'est dans la Maison du Roi d'Espagne que nous avons fait une pause frites-bières. Bien sûr, un arrêt devant le Manneken Pis s'imposait. Il paraît que Baudelaire l'a traité de « pisseur symbolisant la grossièreté des mœurs bruxelloises ». Baudelaire devait être de mauvaise humeur ou bien il n'aimait pas la bière ! Nous avons vu d'autres édifices, places et endroits intéressants mais j'abrège la balade. Le retour en France en passant par Genève s'est déroulé dans l'ambiance sympathique d'une escapade très réussie.

Françoise BELTRANO

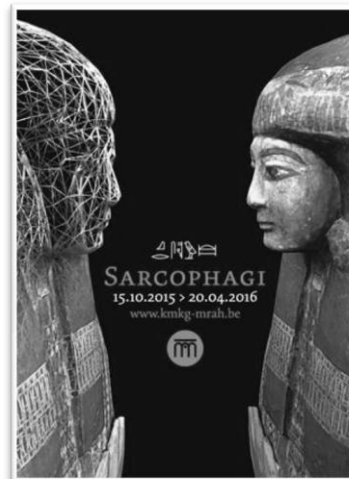


Figure 3 : Affiche de l'exposition « Sarcophagi ». © KMKG-MRAH.

## **Escapade à Vaison-la-Romaine : visite de l'exposition « Charles Bonnet au royaume des pharaons noirs » et du site archéologique de La Villasse**

SAMEDI 4 JUIN 2016

Le samedi 4 juin 2016, l'ADEC a organisé, pour ses adhérents, une escapade à Vaison-la-Romaine afin de découvrir le site archéologique de La Villasse et l'exposition « Charles Bonnet au royaume des pharaons noirs ».

### **Le site de la Villasse**

Nous avons eu le plaisir de découvrir le site de la Villasse dans le cadre d'une visite, accompagnés par une guide passionnante.

Le dégagement de 15 hectares de vestiges depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle et les observations réalisées au cours des travaux d'urbanisme, ont apporté de précieuses informations sur la ville antique. À son apogée, elle couvrait 60 à 75 hectares. Le cœur de ville s'étendait sur la rive droite de l'Ouvèze.

L'essentiel de la ville antique demeure enfoui sous l'agglomération actuelle, seuls quelques monuments publics et des quartiers résidentiels, commerciaux et artisanaux ont pu être fouillés.

Le site archéologique de la Villasse correspond à un quartier riche et très actif de la ville avec ses rues, ses boutiques et son ensemble thermal. En arrière de cette animation urbaine bruyante, de grandes demeures tournées sur leurs cours intérieures, témoignent d'une qualité de vie et d'un luxe réservés aux populations aisées.

### *La rue des Boutiques*

Quand on entre sur le site, on arrive sur la rue des boutiques. Cette magnifique rue est l'un des exemples les plus marquants de l'urbanisme de Vasio. Constituée de grandes dalles calcaires, disposées irrégulièrement pour réduire le cahot des roues des chariots qui l'empruntent chaque jour, c'est un axe important de la ville. La rue est bordée par un



Figure 1 : Rue du site de la Villasse.  
© Photo I. DUBESSY (2016).

large trottoir et par une galerie piétonne dont il reste encore les colonnes qui supportaient l'étage des bâtiments. Ainsi, à l'abri des intempéries et du soleil, les promeneurs pouvaient faire leurs achats. Les commerces sont identifiables par leur disposition et par le seuil à rainure qui servait à caler l'étal de vente. Les clients restaient à l'extérieur, sur la voie. Le soir, on fermait les boutiques avec un volet. C'est par cette rue que les habitants de la cité antique se rendaient aux thermes implantés sur la gauche. Cet édifice est aujourd'hui partiellement dégagé : seules, la grande salle et les latrines sont visibles. Les latrines étaient installées dans une salle commune : c'était un lieu de rencontre pour tous les citoyens où s'échangeaient les informations locales et où se concluaient les contrats.

À l'arrière des boutiques, des villas de patriciens fortunés ont été dégagées.

### *La Maison du Buste en Argent*

Cette maison doit son nom à la découverte du buste en argent d'un riche citoyen romain ; nous avons pu l'admirer dans le musée situé de l'autre côté de la rue, sur le site de Puymain. Le réalisme de cet artéfact est surprenant, l'artiste ayant reproduit avec application les rides du visage de son modèle.



De la rue des boutiques à l'est, on accède au vestibule puis à un petit péristyle et une salle, peut-être le bureau du maître. Derrière, des pièces et des cours s'alignent, créant une perspective de la salle à manger jusqu'au jardin à portiques aménagé en contrebas. Au nord du vestibule s'organisent la cuisine, ses réserves et peut-être des logements serviles. Avec la partie occidentale constituée d'un vaste jardin et d'un ensemble thermal, la maison atteint la surface de 5 000 m<sup>2</sup> au sol, ce qui en fait la plus imposante des maisons urbaines dégagées à Vaison.

L'ensemble thermal, destiné aux bains et aux exercices physiques, a été construit vers 10-20 après J.-C. Plus tard, dans le courant du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, il a perdu son caractère public et a été intégré dans le plan de la maison du Buste en Argent. Ses installations comportent différentes salles :

- *apodyterium* (vestiaire) : salle équipée de bancs de pierre et de niches pour déposer les vêtements ;
- *frigidarium* (bain froid) : salle de petite taille, souvent obscure et surmontée d'une coupole ouverte en son centre ;
- *tepidarium* (bain tiède) : salle munie de bancs sur lesquels on s'accoutume à la chaleur avant de passer dans la salle chaude ; on peut aussi prendre un bain tiède ;
- *caldarium* (bain chaud) : salle très éclairée, souvent divisée en plusieurs bassins.

Les thermes font partie intégrante de la vie urbaine romanisée. Les habitants s'y lavent mais ils y rencontrent également leurs amis, font du sport, jouent aux dés, et peuvent aussi y traiter des affaires ou se restaurer.

En contrebas, une palestine, vaste terrain d'exercices, était agrémentée d'une piscine et équipée de latrines.

### *La Maison au Dauphin*

Un petit dauphin en marbre trouvé sur place a donné son nom à cette demeure qui, au I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, était une ferme. Au II<sup>e</sup> siècle après J.-C., son environnement était urbain. De la voie piétonne, on y pénétrait

par un escalier encadré par des boutiques. Un atrium tenait lieu de vestibule et ouvrait sur le bureau derrière lequel se trouvait le secteur privé de la maison : la salle à manger d'hiver, les salles de réception, le balnéaire... Au nord, les latrines étaient voisines de la cuisine et de ses réserves. L'étage devait être réservé aux chambres. Au sud, un grand jardin se déployait avec un bassin aménagé en vivier et de nombreuses plantations.

Au sud du sud, une maison comporte encore *in situ* une magnifique mosaïque. Et sur les murs, on aperçoit une fresque ornée, entre autres, de chevaux.



Figure 2 : Maison aux mosaïques  
© Photo I. DUBESSY (2016).

### **L'exposition « Charles Bonnet au royaume des pharaons noirs »**



Figure 3 : Charles Bonnet.  
© Photo I. DUBESSY (2016).

Dans l'après-midi nous avons eu le plaisir de rencontrer Charles Bonnet, qui était présent à Vaison-la-Romaine, à l'occasion de l'exposition « Charles Bonnet au royaume des pharaons noirs ».

Charles Bonnet fouille au Soudan depuis 1965. Cinquante ans d'investigations montrent que Kerma était, entre 2 500 et 1 480 av. J.-C., la capitale d'un puissant royaume nubien rival de l'Égypte. Il bridait les appétits des pharaons qui convoitaient les produits africains – or, ivoire, pierres et bois précieux, peaux de félins – et leur barrait les routes commerciales menant au

cœur de l'Afrique. Colonisé par l'Égypte durant trois cents ans, le royaume de Kerma reprit ensuite la main. C'est ainsi que des pharaons nubien ont régné à la fois sur leurs terres et sur l'Égypte durant la XXV<sup>e</sup> dynastie (700 av. J.-C. environ) sous le nom actuel de « pharaons noirs ».

En janvier 2003, Charles Bonnet y fait une extraordinaire découverte. Au fond d'un trou de 3 m de profondeur, oubliées de l'histoire pendant deux millénaires et demi, sept statues monumentales de pharaons noirs apparaissent sous la truelle de l'archéologue. Ces pharaons ont régné sur l'Égypte et le Soudan durant un siècle, de 750 à 650 av. J.-C.



Figure 4 : Statues monumentales de pharaons de la XXV<sup>e</sup> dynastie.  
© Photo Ch. BONNET (2009).

Depuis 2013, à la demande de la National Corporation for Antiquities and Museums, il codirige, avec Dominique Valbelle, professeur à la Sorbonne, et Abdel-Rahman Ali Mohamed, directeur de la NCAM, la Mission suisse-franco-soudanaise de Kerma-Doukki Gel. L'archéologue genevois et son équipe ont fait une découverte majeure au Soudan : une ville antique entière, avec une porte de 100 mètres de long ! Elle séparait les habitations d'une zone de bâtiments officiels, palais cérémoniels et édifices religieux.

L'architecture des constructions « est complètement originale, ni égyptienne ni

nubienne ». Et Charles Bonnet de constater : « Aucun équivalent n'a encore été mis au jour sur le continent africain, dont nous savons très peu de choses du point de vue archéologique ». Et pour cause. Édifié en briques crues, le bâti résiste mal au passage du temps. Les ruines de Doukki Gel remontent probablement à 1 800 av. J.-C., une époque antérieure à l'occupation égyptienne du royaume de Kerma qui dura trois cents ans au Nouvel Empire.

L'équipe de fouilles a reçu l'aide de deux archéologues polonais spécialisés dans le géomagnétisme : les ondes électriques passent plus ou moins rapidement suivant ce qu'elles rencontrent. Elle est ainsi parvenue à dresser une carte assez précise des vestiges. Il y aurait sous le sol une grande ville avec au moins deux temples importants, circulaires, dotés d'un couloir d'accès.

Le cercle et l'ovale, présents partout à Doukki Gel, signalent une architecture autochtone. Elle cohabite avec des réminiscences de la colonisation égyptienne. La porte découverte cet hiver devait avoir tout à fait la même fonction et la même structure que, par exemple, la salle hypostyle du temple de Karnak, en Haute Égypte. Mais une allure bien différente, toute en courbes. « Longue de 100 mètres, elle ressemble sûrement beaucoup à une porte datant de la XVIII<sup>e</sup> dynastie que nous avons déjà découverte à Doukki Gel, mesurant 35 mètres de long et dotée de quatre bastions », avance Charles Bonnet. De fortes présomptions qui ne demandent qu'à être confirmées l'hiver prochain.

Isabelle DUBESSY

## Voyage en Égypte : « Découverte de la Haute-Égypte au fil de l'eau »

DU 13 AU 23 FÉVRIER 2016

À l'initiative de Céline Villarino, seize membres (dont trois égyptologues de l'ADEC, Céline déjà nommée, Karine Madrigal et la benjamine Livia Meneghetti), ont pu réaliser un fabuleux voyage sur le Nil à bord d'une dahhabyeh, superbe réplique des premiers bateaux de croisière du XIX<sup>e</sup> siècle.

À leur arrivée à Louxor, le premier sourire égyptien fut celui de leur guide, Sameh Michel.

Sameh, par la magie du verbe donne vie à ces beaux monuments que les pharaons successifs ont édifiés pour la gloire de leur père Amon-Ré. Le grand temple d'Amon (pylônes, salle hypostyle de Séthi I<sup>er</sup>, salle des fêtes de Thoutmosis III (l'*Akhménou*) et le jardin botanique) les temples de dieux Montou, Khonsou, Opet, Ptah, les temples de Thoutmosis III, Amenhotep II, Séthi, Ramsès II ; les chapelles d'Osiris, la chapelle rouge d'Hatchepsout, son obélisque, celui de Thoutmosis, de Séthi II, le lac sacré, les kiosques-reposoirs des barques sacrées (Taharqa). Les magnifiques bas et haut-relief, les peintures, les colosses de Ramsès II, de Ramsès III, les statues de Pinedjem, de Toutankhamon, d'Hatchepsout. Et l'allée de sphinx à tête de bélier du dieu Amon qui relie son temple à celui de sa parèdre Mout...



Figure 1 : Temple de Karnak.  
© N. LURATI (2016).

C'est devant un public conquis et passionnément attentif que Frédéric Payraudeau, membre de la mission de l'IFAO pour l'étude des chapelles osiriennes à Karnak Nord, a donné une conférence in situ.

Au temple de Louxor, les hiéroglyphes s'animent sous les projecteurs. Isis présente Amenhotep III à son père Amon dans la salle de la naissance divine (scène de théogamie). La barque sacrée du dieu Amon tangue sur les épaules des prêtres lors de la belle fête d'Opet. Reproduite sur les murs du grand pylône, derrière l'obélisque d'Amenhotep III, la bataille de Qadesh du grand Ramsès II.

Thèbes ouest : Derrière les colosses de Memnon un chantier de fouilles, dirigé par l'égyptologue Hourig Sourouzian, redessine les plans du temple des millions d'années d'Amenhotep III. Sur les trônes des colosses, des bas-reliefs représentent deux Hâpy (le dieu du Nil) liant les plantes héraldiques de la Haute-Égypte (le lotus) et de la Basse-Égypte (le papyrus) en un *sema-taouy*.

Deir el-Medineh, « La place de vérité » : Village et nécropole des artisans chargés des tombes royales et princières du Nouvel Empire de la Vallée des Rois et des Reines. Fondé par Thoutmosis I<sup>er</sup>, abandonné à la fin des Ramsès. Découverte des tombes de Pached et de Sennedjem ornées de chapitres du *Livre des Morts*. Scènes (Pached agenouillé se désaltérant sous un palmier-*doum*) de chasse, de vendanges, de moissons, de navigations. Les papyrus trouvés dans les tombes, les indiscretions livrées par le puits aux ostraca donnent un aperçu de la vie des villageois (grèves, procès des pilliers de tombes, motifs d'absence...). Le temple d'Hathor, bâti sur des édifices plus anciens, est d'époque ptolémaïque. C'est un petit temple élégant avec de belles décorations (frise de babouins de l'hymne au soleil, ainsi qu'une très belle scène de psychostasie (la pesée de l'âme).

Quelques tombes de Gournah et la Vallée des Nobles : Amenemab (dame au sycomore),

Amenemonet, Bénia (splendide plafond aux oiseaux), Houy, Ouserhat. Visite du petit temple de Deir El Chelouit, dédié à Isis et Montou d'époque romaine, l'un des derniers temples d'Égypte ; Kasr el Agouz, consacré au dieu Thot, édifié par Ptolémée VIII Évergète.

Médinet Habou consacré à Amon (XVIII<sup>e</sup> dynastie) : Temple des millions d'années de Ramsès III. L'extérieur de la muraille est réservé aux scènes de batailles livrées par Ramsès III aux Nubiens, aux Libyens, aux Peuples de la mer (combat naval). À l'extérieur du môle sud, chasse aux taureaux sauvages dans les marais du delta, sur les murs du pavillon royal (*migdol*) des prisonniers.



Figure 2 : Temple de Medinet Habou.  
© Photo N. LURATI (2016).

Processions, fêtes, offrandes, les scènes religieuses sont réservées à la décoration des murs à l'intérieur du temple. Salles hypostyles, cours, palais royal et salle du trône, magasins, bureaux administratifs, temple des Thoutmosis, chapelles des Divines Adoratrices (XXV<sup>e</sup> et XXVI<sup>e</sup> dynasties) porte de Nectanébo, de Taharqa.

Le temple de Tôd, dédié au dieu Montou : Vestiges des Montouhotep, Thoutmosis, Ramsès, Grecs et Romains. Le Louvre s'enorgueillit de posséder le magnifique trésor de Tôd, découvert dans le sable de fondation sous les dalles du temple de Sésostri<sup>er</sup>.

La nécropole de Mo'Alla : La tombe d'Ankhtifi nomarque sous Néferkaré VII de la X<sup>e</sup> dynastie (combats militaires, alliances, famines, pêche au harpon, récoltes, labours, scènes de boucherie ...).

Esna : Le temple gréco-romain de Khnoum. Entièrement décoré, il ne reste plus qu'une salle hypostyle, en partie nettoyée avec de magnifiques chapiteaux composites, un plafond décoré de scènes astronomiques. Sur

les murs scènes de fondations, hymnes cryptographiques (des lignes de béliers et de crocodiles), calendriers des fêtes d'Esna. Sur les murs extérieurs, scènes de massacres.

C'est à Esna que commence la fabuleuse découverte du Nil à bord de la dahhabyeh *Queen Farida*. Voir le soleil se lever et se coucher sur des paysages ô combien millénaires est un enchantement. Avec la gentillesse de l'équipage de la *Queen Farida* qui transforme cette expédition en luxe, calme et volupté. Sur le pont de la dahhabyeh, les égyptologues de l'ADEC improvisent des conférences. Céline Villarino sur les « danseurs mouou » découverts quelques jours plus tôt sur les parois de la tombe de Renni à El Kab ; Karine Madrigal sur les mystérieuses Divines Adoratrices. Et Livia Meneghetti fait une démonstration très applaudie de la danse égyptienne.



Figure 3 : La dahhabyeh *Queen Farida*.  
© Photo N. LURATI (2016).

Tombes rupestres d'El Kab : Ahmès fils d'Abana (chef des nautoniers - récit de ses exploits contre les envahisseurs Hyksos et de la prise d'Avaris sous Ahmosis, fondateur de la XVIII<sup>e</sup> dynastie) ; Pahéri (scènes : travaux agricoles, chasse aux oiseaux, pêche, vendanges) ; Bénki ; Sétaou ; Renni (les danseurs *mouou*). Visite du temple d'Amenhotep III (reposoir de barque de la déesse Nekhbet).

Le temple d'Horus à Edfou, bâti sous Ptolémée III Évergète est le mieux conservé d'Égypte : les deux pylônes et ses deux faucons en granit noir, la cour et ses colonnades, les deux salles hypostyles, la chambre des offrandes, le pronaos, le sanctuaire avec son superbe naos de granit noir, les chambres, le mammisi, très beaux reliefs et belles couleurs, le nilomètre... Comme tous leurs

prédécesseurs, les Ptolémées se sont représentés en fils de Rê, en guerriers victorieux des ennemis de l'Égypte.



Figure 4 : Temple d'Edfou.  
© Photo N. LURATI (2016).

Ouadi El-Chatt : gravures rupestres préhistoriques (girafes, éléphants, animaux sauvages) ; anciennes carrières ; série de blocs inscrits, scènes, cartouches : Thoutmosis I et II, et sur le même cartouche Thoutmosis III et Hatchepsout... Quelques dunes de sable plus loin ... des bateaux !

Spéos d'Horemheb : Situé au Gebel el-Silsileh, (beaux *béhedety* sur sa façade). Au fond du sanctuaire, sept statues dégradées de dieux : Sobek, Taouret, Mout, Amon-Rê, Khonsou, Thot... et Horemheb !

Gebel el-Silsileh « la Montagne de la Chaîne » : Ce sont de ces carrières que proviennent les grès qui ont servi à la construction de la plupart des sanctuaires d'Égypte de la XVIII<sup>e</sup> dynastie jusqu'à la période gréco-romaine. Les falaises rocheuses des deux rives du Nil sont couvertes de stèles (Séshonq I<sup>er</sup> et Ramsès V à peine lisibles), de graffitis, de cénotaphes, de chapelles rupestres creusées dans la masse.

Balade dans une palmeraie : Sentir sous les pieds cette bonne terre nourricière. Retrouver dans le geste millénaire du paysan qui entretient ses canaux et dans le pas de l'âne les vieux contes égyptiens. Être accueillis par les salutations joyeuses, les rires des enfants, les appels à la prière du muezzin, les plaintes déchirantes des ânes. Le touriste qui se promène le nez au vent, loin des sentiers battus et rebattus, doit s'attendre lui-aussi à faire partie du spectacle !

Temple ptolémaïque de Kôm Ombo : Perché sur les bords du Nil, avec ses deux sanctuaires dédiés à Sobek le dieu crocodile et à Haroéris le dieu faucon (Horus le grand). Le temple gréco-romain actuel (Ptolémée VI Philométor et Ptolémée VIII Évergète II) a remplacé un sanctuaire fondé par Amenhotep I<sup>er</sup> et Thoutmosis III. À l'intérieur du pronaos, le plafond est décoré de scènes astronomiques et des scènes d'offrandes d'aliments. Sameh détaille les listes d'offrandes de la salle hypostyle. Porteuses d'offrandes dans le déambuloire extérieur, processions des génies du Nil dans le déambuloire intérieur, instruments chirurgicaux.

Un soir, l'équipage de la *Queen Farida*, au grand complet a donné l'aubade à ses hôtes sur les berges du Nil, avec grillades et mezzés. Ces dames n'avaient, peut-être pas, la grâce des danseuses antiques, ces messieurs la souplesse des danseurs *mouou*, mais les rires pouvaient bien rivaliser avec le son de crécelle des sistres d'Hathor !

Assouan : Le musée de la Nubie a été construit et inauguré en 1997 pour accueillir les objets et les œuvres d'art, issus des nombreuses fouilles entreprises pour sauver les trésors archéologiques de la Nubie. La scénographie permet d'aborder toute l'histoire de la Nubie, de la préhistoire (poteries Nagada I et II, sépulture du groupe A), du temps des pharaons de la XXV<sup>e</sup> dynastie (belles têtes de Taharqa et de Tanoutamon, sarcophages), des époques grecque, romaine, copte, islamique et actuelle.

Obélisque inachevé parce que fissuré (42 m, 1200 t) dans la carrière de granit rose d'Assouan (Thoutmosis III). Sameh explique la préparation et l'excavation des monolithes et des blocs de granit.

Visite de quelques temples nubiens déplacés et remontés (1965/1972) sous l'égide de l'Unesco. Bateau pour rejoindre le site de New Kalabsha sur lequel divers temples ont été remontés lors de la mise en eau du barrage. Le temple de Kalabsha, bâti par Auguste, dédié au dieu nubien Mandoulis. Il comporte une chaussée, un pylône, une cour, une salle hypostyle (beau relief représentant Mandoulis dans un décor de lotus), un sanctuaire à trois

salles, un déambulatoire et un nilomètre. Le temple de Beit el-Ouali, hémispéos dédié à Amon construit par Ramsès II. Décors militaires, batailles de Ramsès contre les Asiatiques et les Nubiens. Le kiosque de Kertassi dédié à Hathor : deux beaux piliers hathoriques et quatre colonnes à chapiteaux décorés de motifs végétaux. Le temple de Gerf Hussein, bâti par Ramsès II, stèle de la victoire de Séthi I<sup>er</sup>, blocs avec des décors pétroglyphes avec des animaux.



Figure 5 : Temple de Philae.  
© Photo N. LURATI (2016).

Sur le bateau qui file vers Philae, Sameh conte la légende osirienne, celle du mythe d'Isis et de son époux Osiris qui repose dans l'île voisine de Biggeh. Depuis Amasis, pharaon de la XXVI<sup>e</sup> dynastie, le temple est resté en activité jusqu'à sa fermeture sur l'ordre de l'empereur byzantin Justinien I<sup>er</sup> en 551 après J.-C. Propylées de Nectanebo I<sup>er</sup> pharaon de la XXX<sup>e</sup> dynastie (380-362 av. J.-C.). Le même Nectanebo qui a construit le temple d'Isis, agrandi par les Ptolémées. La colonnade Ouest (chapiteaux au motif végétal, plafond décoré d'une voûte céleste, cartouches d'Auguste, Tibère, Claude et Néron), nilomètre. Sur le premier pylône du temple d'Isis, Ptolémée XII Néo Dionysos (père de Cléopâtre VII) massacre des ennemis captifs. À l'intérieur du temple, salles de couronnement, d'offrandes, vestibule et sanctuaire. Sur le deuxième pylône, Ptolémée XII Néo Dionysos fait une offrande à Horus et à Isis. La salle hypostyle a été transformée en église au VI<sup>e</sup> siècle. Le mammisi ou maison de la naissance (Isis assise dans un fourré de papyrus donne naissance à Horus (3<sup>e</sup> salle). Le temple de la déesse Hathor dédié à Aphrodite par Ptolémée et Cléopâtre II et III (musiciens). La porte monumentale de l'empereur romain Hadrien liait le domaine d'Isis à l'île de Biggeh (scènes osiriennes, représentation des sources du Nil, dernière

inscription en hiéroglyphes, datée du 24 août 394 apr. J.-C, gravée devant le dieu nubien Mandoulis). Le kiosque de Trajan servait de reposoir à la barque d'Isis. Sur ses parois, l'empereur célèbre des rites d'offrandes devant Horus, Isis et Osiris. Bâti par Ptolémée V Épiphane, le temple d'Imhotep, architecte de la pyramide de Djoser à Saqqarah, divinisé à la Basse Époque. Les Grecs l'identifiaient à Asclépios, fils d'Apollon et dieu de la médecine.

Qoubbet el-Hawa : Visite des tombes des gouverneurs d'Éléphantine du 1<sup>er</sup> nome d'Égypte. Scènes de chasse et motifs relatifs aux expéditions nubiennes. Biographies et appels aux vivants à l'entrée : Mekhou (sous Pépi II) Sabni, son fils aimant ; Sarenpout I<sup>er</sup> (Sésostris I<sup>er</sup>) et Sarenpout II (Amenemhat II) ; Kerkouf qui ramena un Pygmée qui excita la curiosité du jeune pharaon Pépi II.

L'île Éléphantine : Elle fait partie de la 1<sup>re</sup> cataracte du Nil et était le chef-lieu du 1<sup>er</sup> nome de Haute-Égypte, appelé *Ta-Satet*, « la terre de Satis » parèdre de Khnoum. L'île fut très tôt placée sous la protection du dieu Khnoum qui façonnait les êtres sur son tour de potier et qui régulaient la crue du Nil. Un nilomètre permettait de suivre sa progression. Il ne reste plus guère que des vestiges où toutes les époques s'entremêlent : temple rupestre de Satis (III<sup>e</sup>-IV<sup>e</sup> dynasties), temples de Khnoum (Nouvel Empire, reconstruit par Nectanébo (XXX<sup>e</sup> dynastie), d'Isis (Ptolémée), de Satis, naos renversé, chapelle d'Héqaiab, gouverneur d'Éléphantine sous Pépi II, déifié au Moyen Empire. Un vrai puzzle pour égyptologues. D'ailleurs, il y en a quelques-uns sur le site, ceux de la mission germano-suisse.

Depuis la rive gauche du Nil, juste derrière le mausolée de l'Aga Khan, c'est à pied ou à dos de chameau qu'il faut se rendre aux ruines du monastère de Saint-Siméon. Construit en brique crue sur deux étages par les moines chrétiens au VI<sup>e</sup> siècle, il était dédié à l'origine à un saint local, Hadra. Il a été partiellement détruit par Saladin en 1173. L'excellente conservation du monastère donne un bon aperçu de la vie des moines : l'église, le baptistère, les cellules des moines, les dortoirs des pèlerins, le réfectoire, les ateliers, la boulangerie. Il fut abandonné au XIII<sup>e</sup> siècle à

cause du manque d'eau et des raids des pillards du désert. La plupart des peintures ont été détruites ou pillées. Il en demeure cependant de naïves dans les cellules des moines. Un Christ Pantocrator orne encore le chœur de l'église.

Et toujours le rire des enfants qui poursuit le visiteur sur l'île de Sehel. Leur sourire et leurs mères qui présentent, telles les porteuses d'offrandes, fièrement leurs productions artisanales, sont une halte bienvenue avant l'ascension vers les quelque deux cent cinquante inscriptions et graffitis antiques gravés sur les blocs de granit. Des marins, des chefs, des notables, des caravaniers, des soldats, en partance pour la Nubie, des ouvriers des carrières proches ont gravé des offrandes pour les dieux de la triade nubienne : Khnoum, Anouket et Satet, ou à des pharaons (Amenhotep II, Ramsès, Sethi II,) Une inscription mentionne deux obélisques. Une vraie course au trésor !

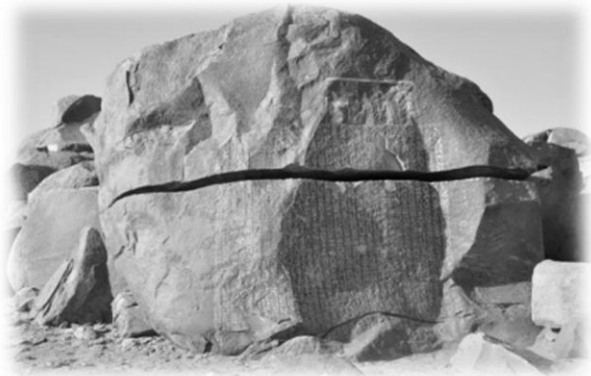


Figure 6 : Stèle de la Famine, île de Sehel.  
© Photo N. LURATI (2016).

La stèle de la famine : Les historiens discutent toujours du nom du commanditaire et de son authenticité. Cette stèle met en scène le grand pharaon de la III<sup>e</sup> dynastie Djoser, son architecte Imhotep et le demiurge Khnoum. Pharaon fait une offrande au dieu responsable de l'inondation pour le conjurer de faire cesser la terrible famine qui frappe l'Égypte. Pharaon est convainquant et le dieu magnanime. Il pardonne, soulève son pied et libère les eaux du Nil. Tout serait bien qui finit bien si les égyptologues n'avaient soulevé un

lièvre. Le style de l'écriture, les tournures datent la stèle de l'époque ptolémaïque ! Et pourquoi pas de Ptolémée V Épiphane, adorateur d'Imhotep, à qui il a consacré un temple à Philae ? Son règne traverse de graves troubles, la famine sévit. Tel le grand pharaon de la III<sup>e</sup> dynastie, Ptolémée avec l'aide de Khnoum et d'Imhotep rétablit la paix et la prospérité sur l'Égypte.

Alors, véritable décret de Djoser ? Fiction ? Faux ? Objet de propagande ? Plagiat des Saintes Écritures (les 7 vaches grasses et les 7 vaches maigres de Joseph pour les 7 années de famine ?).

Et c'est sur les derniers paysages de la 1<sup>re</sup> cataracte que le voyage s'achève. Un voyage pleinement enrichissant pour les passionnés de l'égyptologie.

Jeannie CLAVEAU



Figure 7 : Monastère Saint-Siméon  
© Photo N. LURATI (2016).

## La fête de l'égyptologie 2015 : « Être une femme en Égypte ancienne »

SAMEDI 3 ET DIMANCHE 4 OCTOBRE 2015



Le thème de cette 11<sup>e</sup> édition de la fête de l'égyptologie, à Vif pour la 4<sup>e</sup> fois, était « Être une femme en Égypte ancienne ».

Des membres d'autres associations (Les Amis de Champollion à Troyes, les Rencontres de Strasbourg, Nefrou à Montpellier) nous avaient fait l'amitié de leur présence.

Inaugurée par Guy Genet, maire, accompagné d'une partie du conseil municipal vifois et de Sandrine Martin-Grand, conseillère départementale du canton, notre fête a attiré durant tout le week-end environ 700 personnes, pas découragées par la pluie qui s'était invitée le samedi.

Accueillis et orientés dès l'accueil à notre *naos* par une équipe de bénévoles souriants, les visiteurs ont pu – outre les activités habituelles – faire une pause petite restauration et se désaltérer au bar.

Comme d'habitude, il y a eu une grande affluence autour des maquettes, dont la Chapelle blanche de Sésostris I<sup>er</sup> à l'échelle des 2/3 ; barque processionnelle ; coffret à canopes ; pyramide de Khéops entièrement démontable ; habitat traditionnel ; tombe de Sennedjem, etc.

Nombreux furent les visiteurs à se presser devant les expositions (Béni Hassan : les lettres de visiteurs du XIX<sup>e</sup> siècle, tels que Champollion, St-Ferriol et Guimet, décrivant le site, en parallèle avec des photos actuelles ; tombe de Pahéri à El-Kab ; le voyage de Champollion en Égypte ; reproduction de la scène de théogamie de Louxor montrant la naissance divine d'Amenhotep III).

Petits et grands se sont initiés à la calligraphie et à la découverte de l'écriture hiéroglyphique, tandis qu'ils ont été nombreux à suivre les commentaires érudits d'Alain Faure sur les pas de Champollion, malgré la pluie.

Notre bourse aux livres connut un grand succès et les stands de nos amis et partenaires suscitèrent également l'intérêt des visiteurs.

Enfin, près de 350 personnes ont assisté aux 4 conférences, de Clémentine Audouit débutant avec la féminité et ses tabous à Laure Bazin clôturant sur le thème des mères et nourrices, en passant par Sébastien Polet nous rappelant les femmes de pouvoir avant Hatshepsout et Bénédicte Lhoyer nous parlant du divin au féminin.

Et bien sûr un buffet, réservé aux adhérents et invités clôturait la journée du samedi, après une conférence sur le sein en Égypte ancienne, présentée par Xavier Martinet, chirurgien spécialiste du sujet et apportant un regard nouveau sur la datation.

Cette année encore, notre fête fut un succès, et surtout l'occasion de rencontres et d'échanges passionnants entre égyptologues, bénévoles et visiteurs, le tout dans une ambiance festive.

Dominique TERRIER



Déeses Bastet (chat) et Mout (vautour).  
© Dessins L. STOULI (2014).



## La féminité et ses tabous en Égypte ancienne

---

Clémentine AUDOIT

Doctorante en égyptologie, Université Paul-Valéry, Montpellier 3

Conférence du samedi 3 octobre 2015  
Salle polyvalente – Vif

L'étude des genres suscite un intérêt croissant dans de nombreuses disciplines des sciences humaines. Les Hommes se sont, en effet, toujours questionnés sur les différences fondamentales entre masculin et féminin. L'observation première du corps humain offre incontestablement un élément de réponse : une opposition d'ordre anatomique. Cependant, l'étude des genres en anthropologie, en sociologie ou en histoire, montre que les représentations masculines et féminines sont surtout culturelles et sociales. L'image et le rôle des hommes et des femmes divergent selon les lieux et les époques. L'égyptologie s'ouvre depuis une quarantaine d'années à cette étude des genres et à l'étude du statut social de la femme. Les investigations se sont, en premier lieu, focalisées sur les figures féminines liées à la royauté : Néfertiti, Néfertari, Hatchepsout ou Cléopâtre pour les périodes tardives. Néanmoins, l'histoire de ces épouses et reines reste bien souvent très officielle. En s'éloignant du milieu de la Cour, la femme égyptienne se fait plus libérée : elle est musicienne, danseuse, travaille, parfois à des postes de pouvoir (dans les classes élevées de la société). Elle bénéficie d'une position autonome, d'une indépendance plus ample comparée à la femme grecque par exemple. Elle possède des droits, des biens et est traitée avec égard. Cependant, l'Égypte ancienne reste une société dominée par la figure du masculin et la majorité des femmes restent cantonnées à l'entretien et la bonne tenue de la maison, l'éducation des enfants, le tissage, la confection d'huiles parfumées...



Figure 1 : Musiciennes, tombe de Nakht (TT 52), Cheikh abd el-Gournah.  
Photo personnelle.

Les problèmes d'ordre féminin provoquent souvent un certain embarras, une gêne voire un dégoût : le sang incarne une différence fondamentale entre les genres. L'homme ne saigne que suite à une action qui l'a mis en danger : la guerre, la chasse, une bagarre ou une blessure au travail... La femme, elle, est atteinte d'hémorragie régulièrement et ne peut en retenir le flux : son sang est voué à s'échapper et rythme toutes les étapes de son existence (menstruation, défloration, accouchement...). La femme qui saigne trouble et effraie ; elle devient alors source de nombreux interdits voire d'une exclusion de la société. Comment l'Égypte ancienne envisageait-elle le sang des femmes ? Avait-elle compris l'importance du flux menstruel dans l'acte de procréation ? Était-il sujet de craintes voire d'un potentiel tabou ?

Le mot en égyptien ancien pour « menstruations » semble être *hesemen*. Il désigne aussi « la purification, l'acte de purifier ». L'Égyptien a ressenti le besoin d'identifier ce sang particulier par un mot-métaphore qui permet une seconde lecture et ouvre la voie aux questionnements. Il semble ainsi relier le sang menstruel à l'idée de pureté/impureté. Les hémorragies féminines, autres que proprement menstruelles, peuvent cependant aussi être désignées par le terme *senef* « sang ». Ces autres saignements ont aussi pu être considérés comme dangereux et soumis à certaines règles. La femme, elle-même, est désignée dans un cas par le terme *senefet* « Celle qui saigne ». Elle peut aussi

devenir *decheret* « Celle qui est rouge » (p. Berlin 3027), lors d'un accouchement particulièrement compliqué : l'idée de « rougeur » rappelle alors le danger hémorragique.

La fonction du sang menstruel dans l'acte de procréation est connue. Néanmoins les sources les plus claires sur ce sujet sont tardives. Ainsi, dans un épisode du *Conte de Setne*, (III<sup>e</sup> s.av. J.-C.) une femme évoque sa vie familiale et l'amour qu'elle porte à son époux. Elle dévoile sa grossesse ainsi : « [Il dort avec] moi encore et encore et nous nous aimions. Quand arriva le temps de mes menstruations, il n'y eut pas de menstruations ». Un passage inscrit dans le temple d'Esna décrit Khnoum, dieu potier qui façonne les individus sur son tour : « (Tu) mets enceintes les femmes et fait s'arrêter les menstruations à son juste moment » (*Esna III (377, 3)*). Les époques antérieures sont moins précises ; malgré tout, le nombre important de formules gynécologiques destinées à soigner les dérèglements menstruels démontre que le bon fonctionnement de ce flux est souhaité pour assurer une bonne santé à la patiente. On peut observer des cas de menstruations difficiles où le sang est coincé au col de la matrice : « une femme atteinte sur l'entrée de son *jb* sans que viennent à elle les menstruations (...) C'est une obstruction de sang sur son utérus » (*P. Smith recto (20-13, 21-2)*) ou encore de femmes souffrant d'un arrêt prématuré des règles : « une femme qui a pris de nombreuses années sans que viennent à elle ses menstruations (...) c'est une montée du sang dans son utérus lorsqu'on lui a lancé un sort alors qu'elle dormait » (*P. Ebers 833 (97, 1-7)*). Le sang est ici utilisé en tant que véhicule d'un acte magique malveillant : il monte au lieu de descendre. Beaucoup de formules contre les fausses-couches font appel à des procédés magiques. L'idée de perdre du sang durant la grossesse équivaut à mettre en danger la vie de l'enfant. Il n'est alors plus considéré comme sang menstruel mais comme sang nécessaire à la formation de l'embryon (« pour repousser le sang : Celui qui sort, c'est Anubis dans le but de repousser l'inondation (qui) va se répandre sur ce qui est pur : la terre de Tait' [...]. Que l'on dise cette formule sur un fil d'une partie de tissu-*iaat*. En faire un nœud, et placer à l'intérieur de sa chair » (*P. Londres 10059 29 (9,14-10,1)*).

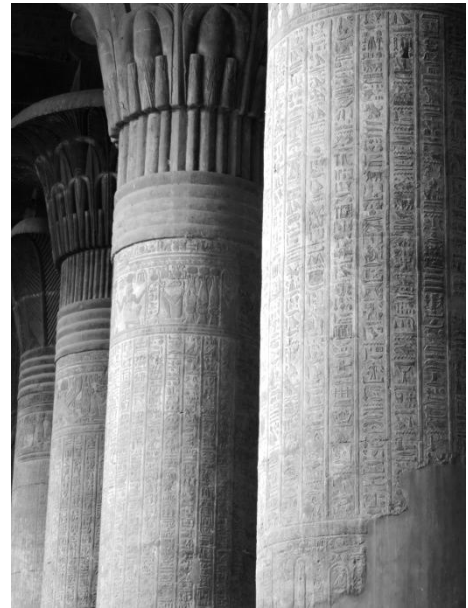


Figure 2 : Colonnes du temple d'Esna.  
Photo personnelle.

De même, des indices, hors sources médicales, renseignent sur le rôle que pouvait prendre le sang d'une femme quand celle-ci est enceinte. Celui-ci doit rester à l'intérieur car il est utile au bon déroulement de la grossesse. Un autre passage du temple d'Esna nous apprend : « Il (Khnoum) a lié le dissimulé (sperme) et le sang dans les os (...) le souffle de vie est à l'intérieur de toute chose et le sang frappe la forme » (*Esna III (250, 7-8)*). Le sang permet la croissance osseuse, il pénètre dans les os, lie la semence provenant du père en os solide et agrège les éléments. Il assure la mise en forme du fœtus ; néanmoins, cette action dynamique du sang ne semble possible que grâce au souffle de vie d'origine divine. Dans les *Textes des Sarcophages*, le défunt s'identifie au dieu Ihy, fils d'Isis, qui est maître de sa propre création, contrôlant les éléments de son embryon : le « blanc » et le « jaune/sang (*snf*) » (de l'œuf). Il est alors « le maître du rouge » (*CT IV, 181g-i [TS 334]*).

Dans la littérature égyptienne, la femme en menstruation paraît soumise à une forme de dévalorisation sociale. Le scribe Chety dans la *Satire des Métiers*, dresse une critique systématique des professions manuelles qu'il juge pénibles, ingrates, parfois dangereuses ; le but d'une telle satire

est de vanter les mérites de sa propre profession. Il dit alors du blanchisseur : « Le foulon sur les rives du Nil aux voisinages du crocodile (...). On lui donne un pagne de jeunes femmes et il est dans leurs menstruations ». On note très clairement la dépréciation du sang menstruel, qui au même titre que le crocodile par exemple, sert à dénigrer le métier de foulon. Le contact du sang semble transmettre ses miasmes à celui qui se doit de les laver et participe à l'infamie de son métier. Dans le *Conte des Deux Frères*, Anubis et Bata vivent et travaillent ensemble au labour de la terre. Un jour que les semailles viennent à manquer, Bata rentre et rencontre sa belle-sœur, qui tente alors de le séduire. Bata refuse mais la femme, craignant qu'il raconte tout à son frère, fait mine d'avoir, elle, subi les avances de Bata. S'ensuit une querelle entre les frères où ce dernier s'exprime de la sorte : « Quant à ceci que tu viens pour me tuer à tort, ta lance à la main, à cause d'un vagin perturbé ! ». Le vagin de cette femme pourrait être physiologiquement « perturbé » car en période menstruelle et la perturbation serait d'autant plus importante que cette femme propose des relations sexuelles à son propre beau-frère, qui est lui-même chargé d'ensemencer les champs. Il y a probablement risque de transmission de l'impureté menstruelle à Bata mais également aux champs par l'intermédiaire des graines qu'il est venu chercher.

Des indices d'une transmission de l'impureté menstruelle peuvent aussi être découverts au village de Deir el-Medina, où vivent les artisans chargés de réaliser les tombes royales. L'ostrakon (BM 5634), daté de l'an 40 de Ramsès II comporte une liste répertoriant les journées d'absences des membres de l'équipe. Or, une cause apparaît de façon récurrente : « absent car femme/fille en menstruation ». Ainsi, quand une des femmes de la maison a ses règles, l'homme ne se rend pas à la Vallée des Rois. Il paraît exister, ici encore, une forme de contagion vers l'homme en contact avec le sang menstruel, contagion qui pourrait aussi se propager à l'objet de son travail : la Tombe, lieu de mort mais surtout instrument de renaissance. La sépulture, comme la matrice féminine, sont porteuses potentielles de vie. La menstruation, elle, s'y oppose puisqu'elle est échec de fertilisation. Son contact pourrait contrecarrer le processus vital associé à la création mis en place dans la Tombe. Néanmoins, ce fonctionnement paraît contraignant ; si l'homme est absent pendant les règles, à la fois, de sa femme et de sa fille, son temps de travail serait très réduit. Un autre document, l'ostrakon [OIM. 13512] provenant lui-aussi de Deir el-Medina raconte : « huit femmes firent leur sortie [vers l'extérieur de la « Place] des femmes » où elles ont leur menstruation (...) ». Ainsi, plusieurs femmes indisposées au même moment semblent entreprendre une sorte de voyage depuis un endroit appelé « la Place des femmes ». Il existerait ainsi un lieu spécifique ayant pour fonction de les accueillir



Figure 3 : Village de Deir el-Medina.  
Photo personnelle.

durant cette période, évitant donc les interactions avec les hommes. P. Frandsen propose de voir une interconnexion hommes/femmes : la femme doit quitter son lieu d'habitation avant de contaminer l'homme. Ce dernier, lui, ne reste à la maison que si la femme n'a pas atteint la Place à temps et qu'il se retrouve en contact avec le sang.

Enfin, les monographies de cultes, sortes de memento de la science sacrée, présentes dans le temple d'Edfou ainsi que sur les papyrus de Tanis, Tebtunis et Jumilhac, offrent une dernière information sur la perception de la menstruation. Ces textes regroupent les noms des sanctuaires des capitales, des divinités, des fêtes... de chaque nome. Ces listes révèlent également le *bout* « l'interdit » de chacune de ces provinces. Or plusieurs d'entre elles (les 16<sup>e</sup> et 17<sup>e</sup> nomes de Haute

Égypte et le 10<sup>e</sup> nome de Basse Égypte) mentionnent « la femme qui saigne » ou « la femme en menstruation » comme soumises à une forme de tabou religieux ; la probable mise à l'écart des femmes de ces provinces est vraisemblablement en liaison avec la mythologie locale du nome et agit comme un critère de reconnaissance d'un groupe social.

Ainsi, à travers les documents textuels à notre disposition, il semble que la perception du sang menstruel soit ambivalente : l'écoulement de ce sang est nécessaire à la bonne santé de la femme et est preuve de sa capacité à enfanter. Il est ensuite indispensable à la formation de l'embryon. Néanmoins, l'homme doit en éviter le contact afin de ne pas se retrouver dans une position dévalorisante voire dangereuse pour lui ou l'objet de son travail.

#### **INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES :**

DESROCHES NOBLECOURT (Chr.), *La femme au temps des pharaons*, Paris, 1986.

FRANSEN (P.), « The Menstrual "Taboo" in Ancient Egypt », *JNES* 66/2, 2007, p. 81-105.

JEAN (R.A.), LOYRETTE (A.M.), *La mère, l'enfant et le lait en Égypte ancienne*, Paris, 2010.

HÉRITIER (Fr.), *Masculin-Féminin, La pensée de la différence*, Paris, 1996.

MATHIEU (B.), « "La Satire des Métiers". Dossier bibliographique », *Grafma Newsletter* 2 (déc. 1998), 1998, p. 37-40 et « "La Satire des Métiers" (2) », *Grafma Newsletter* 3-4 (1999-2000), 2001, p. 65-73.

MEEKS (D.), « Pureté et purification en Égypte » dans *Supplément au Dictionnaire de la Bible* 49-50a, Paris, 1976, col. 430-452.

ROBINS (G.), *Women in Ancient Egypt*, Londres, 1993.

SERVAJEAN (Fr.), « Le conte des deux frères (1). La jeune femme que les chiens n'aimaient pas », *ENIM* 4, 2011, p. 1-37.

THÉODORIDÈS (A.), « Frau », *LÄ* II, 1977, col. 279-295.

TOIVARI-VIITALA (J.), *Women at Deir el Medina*, *EgUit* XV, 2001.

VERCOUTTER (J.), « La femme en Égypte ancienne », dans P. Grimal (éd.), *Histoire mondiale des femmes* I, Paris, 1965, p. 61-152.

WILFONG (T.G.), « Gender in Ancient Egypt », dans W. Wendrich (éd.), *Egyptian Archaeology*, Chichester, 2010, p. 164-179.

WILFONG (T.G.), « Menstrual Synchrony and the "Place of Women" in Ancient Egypt (O. OIM 13512) », *SAOC* 58, 1998, p. 419-434.

## Les femmes de pouvoir en Égypte (avant Hatshepsout)

---

Sébastien POLET

Président de l'association d'études antiques Roma

Conférence du samedi 3 octobre 2015  
Salle polyvalente – Vif

Afin de comprendre ce qui motiva une femme comme Hatshepsout à monter sur le trône d'Égypte, il peut être utile de s'intéresser à quelques-unes des femmes qui jouèrent un rôle politique majeur durant les siècles qui précédèrent l'époque de la belle-mère de Thoutmosis III.

### 1. L'époque thinite

Trois épouses de rois se distinguèrent durant cette époque. La première fut Neith-hotep, la mère du roi Aha (I<sup>re</sup> dynastie), l'épouse probable de Narmer. Contrairement aux autres membres de la Cour, Neith-hotep ne fut pas inhumée dans la nécropole d'Umm el-Qaab (Abydos). Elle eut le privilège de posséder un gigantesque mastaba dans la nécropole de Nagada. Ainsi, elle n'était pas liée aux hommes de la famille royale.

Meret-Neith (I<sup>re</sup> dynastie) fut, quant à elle, l'épouse de l'éphémère roi Ouadj et la mère et régente de Den. Elle semble donc être la première femme à exercer la régence en Égypte. Durant cette époque elle se fit construire une tombe royale à Umm el-Qaab (Y 041). Quand cette sépulture fut mise au jour par Flinders Petrie, au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'archéologue britannique pensait qu'il s'agissait de celle d'un roi. En effet, l'architecture était similaire aux tombes royales de la nécropole et la mère de Den fit, comme les rois, dresser deux stèles pour son culte (JE 34450). Petrie s'étonna de l'absence de *serekh* pour le nom de Meret-Neith. Comme le nom était rédigé au masculin : Mer-Neith, le fouilleur britannique était convaincu d'avoir découvert la dernière demeure d'un nouveau roi de la I<sup>re</sup> dynastie. En 1987, la mission archéologique allemande dirigée par Günter Dreyer mit au jour une empreinte de sceau. Ce document livrait l'ordre des rois de Narmer à Den. Mais à côté du nom de ce dernier, il y avait celui de Meret-Neith qualifiée de « mère royale ». G. Dreyer put ainsi affirmer que Meret-Neith était une femme et qu'elle avait assuré la régence durant les premières années du long règne de son fils.

Enfin, Nimaâthap, épouse de Khasekhemouy, dernier roi de la II<sup>e</sup> dynastie et mère de Djéser, se fit construire un gigantesque mastaba à Beit Khallaf (mastaba K 1), nécropole située au nord d'Abydos. Comme Neith-hotep, elle affirma une certaine indépendance en s'affranchissant de la tutelle des hommes de sa famille pour sa dernière demeure.

### 2. L'Ancien Empire



Figure 1 : Mastaba de Kentkaouès I<sup>re</sup>.  
© Photo S. POLET.

Kentkaouès I<sup>re</sup>, à la fin de la IV<sup>e</sup> dynastie, se fit construire un mastaba-pyramide aux pieds du plateau de Giza, au nord du temple-bas de Mykérinos (fig. 1). Ce tombeau n'était pas lié à ceux des trois rois dont les pyramides furent édifiées dans cette nécropole. L'identité de Kentkaouès est toujours discutée. En effet, elle fit inscrire, à l'entrée de son tombeau,

qu'elle était mère de deux rois (duel). Elle n'indiqua toutefois pas les noms de ces célèbres fils car cette information était évidente à son époque. De très nombreuses hypothèses furent proposées pour la rattacher à la généalogie connue des rois de la IV<sup>e</sup> dynastie. Il faut éliminer de ces théories celles qui firent de Kentkaouès I<sup>er</sup> une fille, une sœur ou une épouse de roi car il n'y a aucune mention épigraphique de ces liens de parenté. L'identité de ces deux fils demeure malheureusement nébuleuse.

A la V<sup>e</sup> dynastie, une deuxième mère royale du nom de Kentkaouès s'illustra. À nouveau, elle était mère de deux rois. Mais cette fois, leur identité est connue : Neferefré<sup>1</sup> et Niouserré. Elle se fit construire une pyramide dans la nécropole d'Abousir. Celle-ci n'était pas liée aux complexes funéraires de ses fils ou de son mari, Néferirkaré. Elle fut la première reine à disposer d'un grand temple de culte et d'une pyramide satellite.

Sous le règne de Pépy I<sup>er</sup>, troisième roi de la VI<sup>e</sup> dynastie, l'une de ses épouses tenta de l'assassiner. Le complot échoua. Le roi fit appel à un notable d'Abydos, Ouni, pour juger l'affaire. Il s'agit de la première intrigue de Cour révélée par des sources en Égypte ancienne. Le nom de cette reine, qui tenta d'éliminer son royal époux, n'est cependant pas connu, car le roi le fit disparaître et Ouni prit grand soin d'éviter de la nommer afin que sa mémoire fût condamnée.

Quelques années plus tard, Pépy I<sup>er</sup> se remaria. Il épousa deux sœurs de la région issues d'une puissante famille d'Abydos, toutes deux nommées Pepyankhenès ou Ankhesenpépy. Pepyankhenès lui donna un fils qui lui succéda, Merenré I<sup>er</sup>. Pepyankhenès II, toujours vivante au moment du décès du roi, épousa Merenré I<sup>er</sup>. Elle lui donna un fils, le futur Pépy II. Merenré I<sup>er</sup> décéda après un règne d'environ onze années. Pépy II monta sur le trône. Mais ce nouveau roi était extrêmement jeune. Pepyankhenès II devint donc régente. Elle fut l'une des femmes les plus puissantes de l'Ancien Empire. En effet, elle fut épouse de deux rois, mère d'un roi et régente de celui-ci. Elle disposa de nombreux pouvoirs. Elle se fit construire, au sein du complexe funéraire de son premier époux, une pyramide et un temple pour son culte. Cette pyramide fut la plus grande des pyramides de reines de Pépy I<sup>er</sup>. Elle fut aussi la première femme à disposer du célèbre *Texte des Pyramides* dans son monument funéraire, jusque-là réservé aux hommes.

Le musée de Brooklyn possède une étonnante et unique statuette en calcite (39.1169) de la reine et de son fils. Le roi est représenté comme un petit adulte sur les genoux de sa mère, qui est donc bien plus grande que lui. Une telle représentation est exceptionnelle dans l'art royal égyptien. Il est en effet très rare qu'un roi soit représenté plus petit que ses épouses ou que sa mère.

Le cas de Nitocris fut longtemps énigmatique. Ce personnage de la fin de l'Ancien Empire fut mentionné par l'historien grec Hérodote<sup>2</sup>, au début du V<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Il la qualifiait de fille et sœur-épouse de roi. Après l'assassinat de son époux, elle serait montée sur le trône. Toutefois, un texte rédigé près de deux millénaires après les événements n'est pas une preuve de l'existence de Nitocris. Ce nom est absent de toutes les listes royales à l'exception du célèbre papyrus de Turin, rédigé à l'époque de Mérenptah (XIX<sup>e</sup> dynastie). Dans cette liste, Nitocris était évidemment inscrit sous sa forme égyptienne Neit-Iqerty. À Abydos, après le cartouche de Pépy II, les lapicides de Séthy I<sup>er</sup>, gravèrent ceux de Merenré II, Netjerkaré, Menkaré et Néferkaré II. Merenré II et Néferkaré II semblaient connus, ils étaient des fils de Pépy II. En 1883, Stern proposa de faire de Netjerkaré Nitocris. Onze ans plus tard et toujours sans preuve, Flinders Petrie opta pour Menkaré comme second nom de Nitocris.

Le premier égyptologue à s'intéresser sérieusement à la question fut Percy E. Newberry. Il publia ses recherches en 1943. Il remarqua qu'Hérodote commettait beaucoup d'erreurs. Il confondait Sémiramis et Nitocris. Newberry évoqua aussi le fait que peu avant l'époque où Hérodote visita


---

<sup>1</sup> Anciennement nommé Ranéferef par certains chercheurs.

<sup>2</sup> HERODOTE, *L'Enquête II*, § 100.

l'Égypte, deux femmes du nom de Nitocris occupèrent de très hautes charges. Filles de rois, elles étaient Divines Adoratrices d'Amon à Thèbes. Elles disposaient d'une Cour et de leurs noms inscrits dans des cartouches. D'après le chercheur britannique, Hérodote confondait probablement une reine de la VI<sup>e</sup> dynastie avec ces Divines Adoratrices d'Amon. Enfin, Newberry étudia un bloc mis au jour par l'archéologue suisse Gustave Jéquier, dans le complexe funéraire de Pépy II à Saqqara Sud. Sur celui-ci était visible une reine dont le nom commençait par Neith. Le nom de son époux était Menkaré, l'un des deux noms inconnus de la liste royale d'Abydos ! La reine Nitocris aurait donc été l'épouse d'un éphémère roi qui succéda à Merenré II.

Jean Leclant, lors d'une conférence à Louvain-la-Neuve, affirma qu'il ne fallait plus chercher une puissante femme à la fin de la VI<sup>e</sup> dynastie car elle était déjà connue. Selon ce chercheur, Nitocris fut le nom donné par Hérodote à Pepyankhenès II.

En 2000, l'égyptologue danois Kim Ryholt, publia l'étude la plus complète consacrée à Nitocris. Il commença son analyse par un examen minutieux des fragments non placés dans le papyrus de Turin. Il retrouva celui qui se situait à côté du nom de Nitocris. Il découvrit ainsi le second cartouche de ce personnage : Siptah . Si Nitocris / Neit-Iqerty est un nom androgyne, celui de Siptah est exclusivement masculin ! La version féminine du premier nom est essentiellement attestée à la Basse Époque. Ainsi Hérodote en entendant ce nom en fit une femme dans son récit car aux VI<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles avant notre ère, Neit-Iqerty était un nom féminin. Le roi Nitocris fut probablement un éphémère successeur de Merenré II (fig. 2). Ce roi pourrait même figurer dans la liste d'Abydos si l'on accepte la corruption de son nom en Netjerkaré (fig. 3).

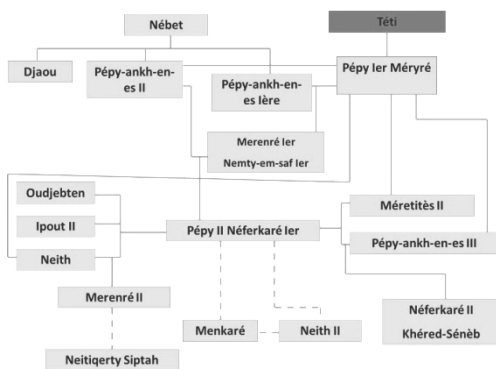


Figure 2 : Arbre généalogique supposé de Neitiqerty-Siptah.  
© S. POLET.

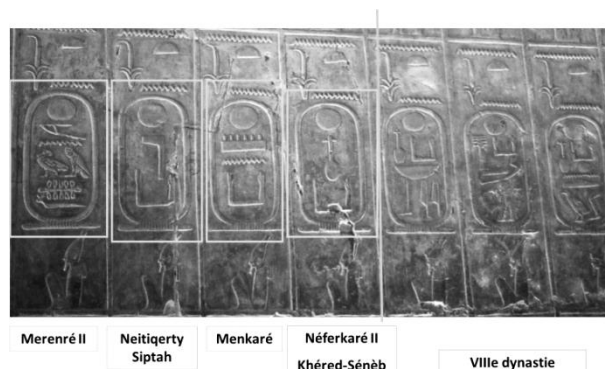
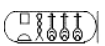


Figure 3 : Liste des rois d'Abydos.  
© Photo S. POLET.

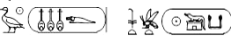
### 3. Le Moyen Empire

Une reine de la XII<sup>e</sup> dynastie s'illustra par son autonomie, Khenemetnefer-hedjet I<sup>re</sup>. Fille d'Amenemhat II, demi-sœur et épouse de Sésostri II elle fut aussi la mère de Sésostri III. Sa biographie demeure encore très obscure. Toutefois, des sceaux à son nom, liés au culte de Sobek de Souménou, indiquent qu'elle fut l'une des très rares épouses de roi à disposer de quelques pouvoirs législatifs. La dernière demeure de la reine n'a, à ce jour, pas encore été découverte. Seul son cénotaphe, dans le complexe funéraire de Sésostri III à Dachour, fut mis au jour. Il livra quelques bijoux malgré les nombreux pillages. Le nom « Khenemetnefer-hedjet » servit à qualifier certaines reines puissantes de la fin de la XII<sup>e</sup> dynastie et fut encore porté par Iahmès-Néfertary au début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie.

Néferouptah, fille d'Amenemhat III, fut la première femme à disposer d'un cartouche . Même si elle ne fut pas épouse royale, Néferouptah joua un rôle politique à la fin du règne de son père. Elle se fit construire une petite pyramide à environ un kilomètre de celle de son père, à Hawara (Fayoum).

À la fin de la XII<sup>e</sup> dynastie, une femme accéda au trône, Néférousobek. Cette fille d'Amenemhat III régna au moins trois ans sur l'Égypte. Elle succéda à son frère ou demi-frère Amenemhat IV. Plusieurs chercheurs firent de Néférousobek une épouse d'Amenemhat IV, mais à ce jour, aucun lien n'a été découvert entre ces deux enfants d'Amenemhat III.

Le nom de Néférousobek est attesté à Semna, l'une des forteresses de la frontière sud de l'Égypte. Elle fut donc reconnue par les militaires. Durant le règne de son père, elle joua, comme sa sœur, un rôle politique. En effet, à Gezer, au Levant, le bas d'une statuette fut mis au jour. L'objet fut envoyé par Néférousobek quand elle était encore princesse. Elle avait donc la possibilité de traiter avec un interlocuteur extérieur à l'Égypte. Edouard Naville trouva un bloc et des éléments de statues à son nom près d'Avaris, dans le Delta, en 1887. Des traces de son règne furent découvertes dans le complexe funéraire de son père à Hawara. Elle fit inscrire son cartouche (Musée Petrie UC 14337) et indiqua qu'elle fit ériger un monument en l'honneur de son père. Les cartouches de la reine furent aussi découverts à Héracléopolis Magna par Georges Daressy en 1917. Des objets de provenances inconnues sont également présents dans les collections de certains musées européens : un sceau-cylindre au British Museum (N° 16581), un scarabée (British Museum N°66159) et le célèbre torse en grès du Louvre (E 25135).

Néférousobek fut confrontée au fait que le pouvoir royal était exclusivement masculin. Le titre de « reine » n'existait absolument pas en Égypte. Elle fut donc « roi de Haute et de Basse Égypte » et « Fils de Râ ». Toutefois elle ajouta certaines marques du féminin dans son protocole (nom d'Horus, nom des Deux Maîtresses et nom d'Horus d'or ). Parfois elle ajouta la marque du féminin à l'Horus précédant son *serekh*. Elle arbora le *némès* masculin mais présentait une poitrine féminine et une robe (statue d'Avaris).

Les conditions de son accession au pouvoir et sa fin demeurent inconnues. Deux rois de la XIII<sup>e</sup> dynastie, Sobekhotep I<sup>er</sup> et Senbef indiquent, dans leurs cartouches, qu'ils sont des fils d'Amenemhat IV. Si ce roi avait des enfants mâles, cela semble difficile d'accepter que sa sœur ou demi-sœur lui succède. En 1997, Kim Ryholt proposa deux hypothèses pour tenter de résoudre cette énigme. Dans un premier temps, il fit d'Amenemhat IV, un beau-fils d'Amenemhat III. À sa mort, Néférousobek aurait fait remarquer qu'elle seule était réellement de sang royal pour pouvoir accéder au trône (fig. 4). Si cette théorie est séduisante, elle ne fut pas reprise par P. Tallet ou W. Grajetzki qui s'intéressèrent à la fin de la XII<sup>e</sup> dynastie. La seconde hypothèse de Kim Ryholt fit d'Amenemhat IV, un fils d'Amenemhat III, mais Sobekhotep I<sup>er</sup> et Senbef devinrent des petits-fils d'Amenemhat IV. Ce dernier n'aurait eu comme descendant qu'une fille. Au moment de la mort de ce roi, comme il n'y avait plus d'hommes dans la famille royale, Néférousobek serait montée sans difficulté sur le trône. Comme elle n'eut pas de descendance, on revint à la lignée d'Amenemhat IV pour sa succession. Le terme fils étant polysémique, il peut également désigner les petits-fils. Cela permet donc de concilier les inscriptions de la XIII<sup>e</sup> dynastie avec cette nouvelle théorie de généalogie (fig. 5). Toutefois, il est important de rappeler qu'il n'existe aucune preuve pour infirmer ou confirmer ces hypothèses.

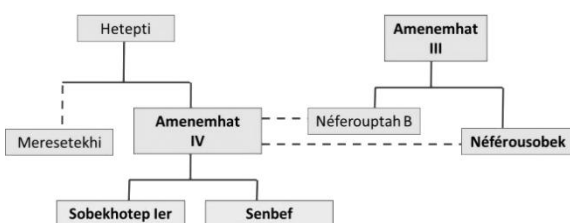


Figure 4 : Arbre généalogique suivant l'hypothèse 1 de K. Ryholt.  
© S. POLET.

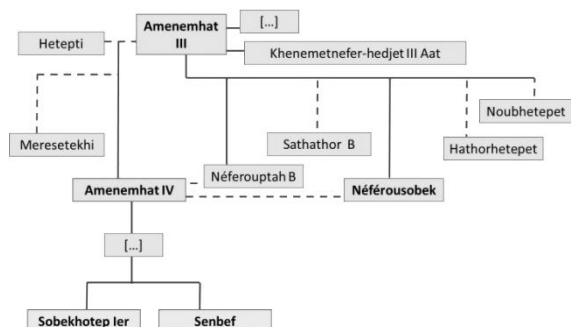


Figure 5 : Arbre généalogique suivant l'hypothèse 2 de K. Ryholt.  
© S. POLET.



Néférousobek fut globalement acceptée par l'Histoire égyptienne. Elle ne subit aucune *damnatio memoriae*. Son nom ne semble pas avoir été martelé. Elle figure dans la table de Saqqara (liste royale du Nouvel Empire), dans le papyrus de Turin et même dans la Chambre des Ancêtres de Touthmosis III, qui était dans l'*Akhmenou* de Karnak. Cette liste étant un hommage aux grands rois d'Égypte, elle figure parmi de rares élus. Elle se retrouve aussi dans l'abrégé de Manéthon, réalisé par Africanus et recopié par Georges le Syncelle à Byzance au IX<sup>e</sup> siècle, sous le nom hellénisé de Scemiophris. Elle est toutefois absente de la liste royale de Séthi I<sup>er</sup> à Abydos.

Contrairement à Hatshepsout, Néférousobek accéda directement au pouvoir à la mort de son prédécesseur. Elle ne fut pas régente. Elle ne subit aucune *damnatio memoriae*. Elle ne fut probablement pas épouse d'un roi. Si aucune des deux femmes ne fut destinée au pouvoir, elles basèrent toutes deux celui-ci sur l'image de leur père. Lors de leur mort, elles occupaient toutes les deux la fonction royale.

#### 4. Le début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie

À la fin de la XVII<sup>e</sup> dynastie, deux épouses royales du nom de Iahhotep jouèrent un rôle considérable durant le règne d'Ahmosis. Iahhotep I<sup>re</sup> était la fille du roi Sénakhtenré (XVII<sup>e</sup> dynastie), la sœur-épouse de Séqenenré-Taa (XVII<sup>e</sup> dynastie) et la mère et régente d'Ahmosis. Son sarcophage (CG 6100 3) fut retrouvé dans la cachette de Deir el-Bahari (TT 320). Elle apparaît aux côtés de son fils sur le linteau du temple d'Horus de Bouhen, qui est conservé au musée de l'université de Pennsylvanie à Philadelphie (E 10987). Ahmosis lui rendit hommage dans une inscription de Karnak, il souligna son rôle dans la guerre nubienne. Elle joua plus que probablement un rôle de premier plan dans la prise d'Avaris et l'expulsion des derniers Hyksos d'Égypte, car le roi était un enfant au corps très faible. Elle fut aidée par Iahhotep II, la veuve de Kamosis, le prédécesseur d'Ahmosis. Des armes de guerre ou d'apparat furent retrouvées dans son sarcophage mis au jour à Dra abou el-Naga (Thèbes ouest) en 1859 (fig. 6).

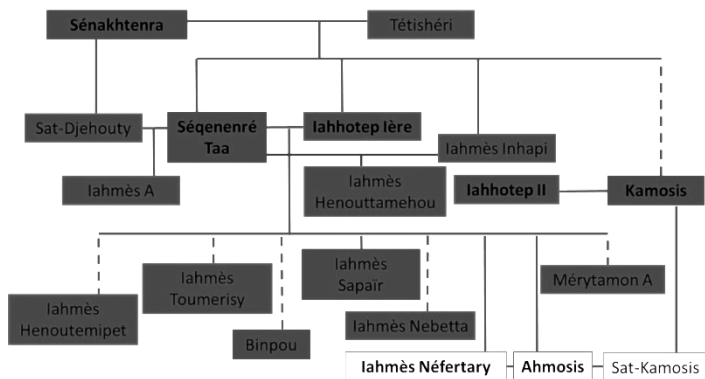


Figure 6 : Arbre généalogique de la fin de la XVIII<sup>e</sup> et du début de la XIII<sup>e</sup> dynastie.  
© S. POLET.

Enfin, la sœur et épouse d'Ahmosis, Iahmès-Néfertary, joua un rôle considérable auprès de celui-ci. Elle entra dans la vie de son frère en l'an 18 de celui-ci. Elle fut nommée Deuxième Prophète d'Amon de Karnak par le roi. Comme cette charge était incompatible avec son état de femme, elle dut quitter sa fonction et fut dédommée par le clergé. Les biens cédés furent sous-évalués afin qu'elle en obtint plus.

Les premiers éditeurs de ce texte le qualifièrent avec humour de « stèle de la vie chère ». Aucun vizir n'est

connu pour l'époque d'Ahmosis, car les deux Iahhotep, puis Iahmès-Néfertary, s'occupèrent des tâches de ce haut fonctionnaire. L'épouse du premier roi de la XVIII<sup>e</sup> dynastie s'occupait du culte de leur grand-mère, de la réouverture des carrières de Maâsara, de la guerre en Nubie... Elle portait le titre de maîtresse des Deux Terres. Afin d'éviter d'éclipser le roi, elle opta pour le terme *hénout* (𓆎𓅓), plutôt que *nébet*, réservé aux dieux et aux rois. Ahmosis décéda relativement jeune, Amenhotep I<sup>er</sup> lui succéda. Iahmès-Néfertary, sa mère, devint régente de ce nouveau roi enfant. C'est à ce titre qu'elle entra dans l'Histoire égyptienne. Le roi et sa mère furent très souvent représentés ensemble. Derechef, le roi décéda alors qu'il n'était encore qu'un jeune adulte. Iahmès-Néfertary s'occupa de l'accession au pouvoir de Touthmosis I<sup>er</sup> avant de décéder. Durant le règne de son fils, elle se fit construire un temple pour son culte funéraire, à Dra abou el-Naga, le *Menset*. Il abritait une statue bitumée de la reine. Elle était ainsi l'incarnation de l'Égypte (La Noire / *Kemet*). Cette image fut

reproduite par de nombreux particuliers durant tout le Nouvel Empire. Le *Menset* accueillait la barque d'Amon de Karnak durant la Belle Fête de la Vallée. Elle semble avoir été la seule femme à disposer de ce privilège. Le temple, aujourd'hui totalement dévasté, fut fouillé en 1897 par Howard Carter. Iahmès-Néfertary divinisée fut nommée sur plus de cent stèles de particuliers du Nouvel Empire et de la XXI<sup>e</sup> dynastie. Elle est mentionnée sur une trentaine d'éléments architectoniques divers ; elle figure dans une trentaine de tombes de notables à Thèbes. Elle est visible dans des bas-reliefs de Karnak, du temple de Séthyl<sup>er</sup> à Gournah (fig. 7) et du Ramesseum. Une vingtaine de statues votives de la reine furent découvertes. Elle était parfois assimilée à Hathor, liée à la triade thébaine. Elle était, avec Amenhotep I<sup>er</sup>, la protectrice de Deir el-Médina.



Figure 7 : Iahmès-Néfertary, temple de Séthyl<sup>er</sup>, Gournah.  
© Photo S. POLET.

Sa momie et son sarcophage furent retrouvés dans la cachette de Deir el-Bahari. Son corps mesurait 1,61 m de haut. D'après les analyses récentes, elle était âgée d'environ soixante ou soixante-dix ans.

## Conclusions

De nombreuses femmes jouèrent un rôle majeur dans l'histoire d'Égypte avant Hatshepsout. Il faut toutefois demeurer prudent et éviter les anachronismes. Ces pouvoirs étaient personnels. Il n'était pas question, à l'époque, d'une quelconque émancipation de la gent féminine. Si des reines furent indépendantes, autonomes, guerrières, d'autres furent aussi effacées aux côtés de certains rois. Sous Ounas (dernier roi de la V<sup>e</sup> dynastie), les épouses du roi ne furent plus autorisées à disposer de pyramides. Elles avaient des mastabas situés à proximité de la pyramide du roi. Il n'y a donc pas de progrès constant ou linéaire de la condition de l'épouse du roi en Égypte.

Si Iahmès-Néfertary fut extrêmement puissante, elle évita néanmoins d'accéder au trône. Elle eut certainement plus de pouvoir dans l'ombre du roi que si elle avait personnellement occupé le trône. Elle fut divinisée après sa mort ; Hatshepsout, elle, subit la *damnatio memoriae* pour avoir outrepassé son rôle de régente.

## Bibliographie sélective :

BARBOTIN (Chr.), *Âhmosis et le début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie*, Paris, 2008.

ROEHRIG (C.H.), DREYFUS (R.), KELLER (C.A.) (éd.), *Hatshepsut. From Queen to Pharaoh. The Metropolitan Museum of Art*, New York - New Haven - Londres, 2005.

RYHOLT (K.), « The Late Old Kingdom in the Turin King-list and the Identity of Nitocris », dans *ZÄS* 127, 2000, p. 87-100.

TALLET (P.), *12 reines d'Égypte qui ont changé l'Histoire*, Paris, 2013.

VANDERSLEYEN (C.), « Les deux Ahhotep », *SAK* 8, 1980, p. 237-241.

## ***Le divin au féminin***

---

**Bénédicte LHOYER**

Doctorante en égyptologie, Université Paul-Valéry, Montpellier 3

Conférence du dimanche 4 octobre 2015  
Salle polyvalente – Vif

### **Introduction**

Le monde religieux égyptien est non seulement riche mais aussi très complexe. Il est donc difficile d'élaborer une synthèse lorsque le sujet est quasiment illimité. Car parler du divin en Égypte ancienne signifie prendre en compte toutes les périodes de la civilisation – soit près de 4 000 ans – sur tous les territoires (conquêtes, zones d'influence...) et sur tous les supports possibles (monuments, statues, bijoux, etc.). Voilà pourquoi les études actuelles ont tendance à se focaliser sur une forme divine particulière dans une période donnée.

La religion égyptienne ne fut pas une religion révélée par des prophètes comme pour les mouvements monothéistes. Il s'agit plutôt d'une longue élaboration, en constante mutation, dont nous percevons les changements au travers de règnes et de constructions plus ou moins monumentales. Les Anciens Égyptiens étaient de fins observateurs de la nature, et leur environnement direct a servi d'inspiration pour élaborer leur univers religieux. Ces divinités permettaient ainsi, grâce à leurs formes visibles, de comprendre l'invisible et l'inexpliqué.

Le panthéon féminin égyptien regroupe des dizaines de formes qui ne sont pas apparues au même moment et au même endroit. Cette « géographie divine » a subi des transformations, ruptures ou réformes, par le biais d'associations simples ou complexes, de fusions, de regroupements ou de dissociations.

### **1. Les domaines d'action des déesses**

De façon générale, les déesses partagent le même rôle dans plusieurs domaines. Le premier, et sans doute l'un des plus importants, est celui de donner la vie. La maternité demeure la fonction primordiale de la femme égyptienne, et les déesses présentes dans les temples sont ainsi représentées assises, présentant le signe de la vie *ânkh* (une courroie de sandale, et non une croix) à la narine d'un roi ou d'un dieu enfant.

De même, elles sont aussi garantes de la légitimité d'un règne par le fait d'allaiter le souverain. Nous retrouvons ici la même idée de transmission d'un élément, en l'occurrence un fluide vital, qui met en avant la filiation divine du roi. Cette image se retrouve aussi bien à l'Ancien Empire (Sekhmet allaitant Niouserrê, V<sup>e</sup> dynastie, Abousir) qu'au Nouvel Empire (Anouket allaitant Ramsès II, XIX<sup>e</sup> dynastie, Beit el-Ouali, fig. 1), ainsi qu'aux périodes tardives.

Les déesses participent aussi à la bonne marche du pays en présidant fêtes et processions. Elles accordent une aide primordiale au roi en maintenant l'Égypte dans un état d'harmonie. L'image d'Isis aidant Séthi I<sup>er</sup> à ériger le pilier-*djed* (stabilité) dans le temple funéraire de ce monarque à Abydos est particulièrement éloquente.



Figure 1 : Anouket allaitant Ramsès II, temple de Beit el-Ouali.  
© Photo B. LHOYER.

Un groupe de déesses servent aussi à personnifier des éléments naturels ou des choses de la vie courante. Sur un bas-relief présentant une procession de divinités issu du temple funéraire de Sahourê (V<sup>e</sup> dynastie, Ägyptische Museum und Papyrussammlung, Berlin), une déesse enceinte (fait rare !) illustre les eaux fertiles de l'inondation. Il existe même une déesse des pains nommée Âqyt et une déesse de la bière appelée Menqet. Ces dernières sont surtout présentes dans les frises des génies des soubassements des temples de l'époque romaine.

Enfin, les déesses jouent un rôle clef dans l'assistance *post-mortem* des défunts. Présentes dans les textes funéraires, depuis les *Textes des Pyramides* jusqu'aux compositions tardives comme le *Livre des Respirations*, elles accompagnent, guident et réalisent des rituels pour permettre au défunt d'atteindre sans encombre le paradis.

C'est pourquoi elles peuvent également prendre un aspect redoutable. Une multitude de génies, en majorité mineurs, sont régulièrement attachés à la protection des divinités nationales. Sur la façade du naos d'une chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-Djefaou à Karnak (XXVI<sup>e</sup> dynastie), une déesse cobra à tête de lionne crache du venin sur toute force hostile qui se risquerait à entrer dans l'espace sacré. Son nom « Celle à la face aiguisée, maîtresse du deuil » ne laisse aucun doute sur sa fonction.

## 2. Une entité complexe : la déesse Hathor

Afin d'illustrer la complexité des déesses égyptiennes, nous allons nous attarder sur l'exemple de la déesse Hathor, probablement l'une des plus connues.



Figure 2 : Le groupe des « sept Hathor », temple de Philae.  
© Photo B. LHOYER.

Hathor est principalement la déesse de l'amour physique, de l'ivresse et de la musique. Cette divinité nationale se conjugue sur tout le territoire égyptien et même en terre étrangère puisqu'elle protège les expatriés. Nous avons donc une entité qui regroupe plusieurs facettes : Hathor maîtresse de l'Occident, maîtresse de Dendéra, dame de la turquoise (dans la zone du Sinaï)... Plusieurs régions avaient ainsi dans leur panthéon local une forme spécifique de la déesse.

Il existe aussi un groupe nommé les « sept Hathor ». Présentes par exemple dans les temples d'Edfou et de Philae, elles sont chargées d'annoncer le destin de chacun après la naissance (fig. 2).

Hathor peut aussi se dissimuler sous l'apparence d'une autre déesse. Sur le naos de Saft el-Henneh (dans le Delta), la déesse parèdre de Sopdou se nomme Khensyt. Elle personnifie la coiffe ou la perruque royale. Présente sous trois formes différentes, elle se révèle plus simplement comme une forme locale d'Hathor, dont elle partage certains traits iconographiques.

Sur ce point, il s'avère que les images consacrées à Hathor sont très nombreuses et variées. L'un des chefs d'œuvre conservé au musée du Louvre (B7) est un bas-relief provenant de la tombe de Séthi I<sup>er</sup> (KV 17, Vallée des Rois), rapporté par Champollion après son unique voyage en Égypte en 1829. Le roi est accueilli dans l'autre monde par Hathor, vêtue d'une robe fourreau blanche sous une résille de perles. Sa perruque à volants est à la mode sous la XIX<sup>e</sup> dynastie et souligne son potentiel érotique. Par ailleurs, le geste de tendre le collier-*ménât* (associé au lait) au roi tout en lui prenant la main souligne le lien charnel en train de s'accomplir entre les deux protagonistes.

Hathor prend également la forme d'une vache, debout ou couchée (ou parfois sous la forme d'une femme à tête de vache). Sur des bas-reliefs ou des papyrus, la déesse-vache sort de la montagne thébaine ou d'un bosquet de papyrus. Une coupe en bronze au musée du Louvre

(XVIII<sup>e</sup> dynastie, E 3163), probablement utilisée lors des rituels funéraires, reprend sans doute cette image. Une petite statuette d'Hathor, au centre du récipient, semblait ainsi jaillir du liquide qui le remplissait et, grâce à ce contact, le purifiait. Sur de nombreuses bagues en or, Hathor est simplement figurées sous la forme d'un pilier ou d'une simple tête surmontée d'une large perruque.



Figure 3 : Chapiteaux hathoriques, temple de Dendéra.  
© Photo B. LHOYER.

Celle-ci fut largement utilisée dans l'architecture comme le montrent les beaux exemples de chapiteaux de la chapelle d'Hathor à Deir el-Bahari ou dans le temple de Dendéra (fig. 3).

Mais Hathor n'est pas la seule déesse-vache du panthéon puisqu'il en existe au moins une vingtaine. Par exemple, la déesse Chentayt (sorte de doublet d'Isis, jouant le rôle de pleureuse et de protectrice d'Osiris) reprend la même expression iconographique d'Hathor. Seuls les hiéroglyphes présents nous renseignent sur sa véritable identité. Néanmoins, les Égyptiens entretenaient volontairement le flou autour de certaines images afin de renforcer leur pouvoir magique. En effet, un seul objet pouvant accueillir plusieurs entités devenait forcément plus puissant.

### 3. Là où vivent les déesses

Les points d'ancrage des divinités sur terre sont des espaces sacrés, souvent protégés par des enceintes, et interdits la plupart du temps au commun du peuple. Ces monuments consacrés aux déesses se retrouvent dans tout le pays : on y trouve ainsi des temples, des chapelles, des sanctuaires ou encore des oratoires. Certains sites sont très anciens, et les bâtiments furent reconstruits au fil des siècles en réemployant les matériaux ou en enfouissant les vieux bas-reliefs pour en faire de nouvelles fondations. De nos jours, le visiteur a fréquemment sous les yeux le stade final, le dernier aspect de la théologie des époques tardives.

Quelques temples sont restés dans un bon état de conservation, mais d'autres ont souffert du passage du temps comme le temple de Mout à Karnak ou le temple de la déesse Bastet à Bubastis (Delta).

Le clergé qui officiait dans ces lieux pouvait avoir un statut particulier, comme les « chauves d'Hathor ». Ces hommes, dont nous avons plusieurs statues, ont une sorte de tonsure que P. Vernus interprète comme un attribut érotique.

Dans certains espaces sacrés, une chapelle construite devant le premier pylône accueille des représentations de déesses en lien avec l'accouchement divin. Le terme « mammisi » donné à cet édifice est le fait de Champollion. Certains sont encore visibles, à Edfou ou à Dendéra par exemple.

Certaines grandes fêtes religieuses permettaient à des divinités de se déplacer pour aller rendre visite à un autre dieu. Des grandes processions s'organisaient alors, et une image divine était placée sur une barque portative. La « Fête de la Belle Réunion » marquait ainsi la rencontre d'Hathor de Dendéra avec Horus d'Edfou. L'arrivée de la déesse sur sa barque est d'ailleurs gravée sur le soubassement de la cour péristyle du temple d'Edfou. Peu de barques processionnelles sont parvenues jusqu'à nous, du fait de la fragilité ou la préciosité des matériaux. Le musée du Louvre conserve toutefois un bel exemplaire : la déesse Anouket trône encore au milieu d'une barque en bois autrefois peinte (XIX<sup>e</sup> dynastie, E 12710).

### 4. Les couples célèbres

Une notion essentielle est à retenir dans le monde religieux : il s'agit de la dualité. Les dieux sont généralement en couple, et certains partagent le même nom (il suffit de rajouter le *t* du féminin). Ainsi, dans la cosmogonie hermopolitaine, les huit dieux de la création se nomment Noun et Nounet

(les eaux initiales, l'inertie), Heh et Hehet (l'espace infini et insondable), Kek et Keket (l'obscurité et les ténèbres), enfin Amon et Amonet (ce qui est caché). Ce dernier couple est présent dans le temple de Karnak, avant la chapelle de barque de Philippe Arrhidée (fig. 4). Notons également le couple formé par Bès (petit gnome protecteur des femmes enceintes) et sa parèdre Béset, qui joue parfois du tambourin à ses côtés.

Les mythes égyptiens se concentrent sur les histoires des dieux et les liens qu'ils entretiennent. Il existe plusieurs familles, souvent constituées du père, de la mère et d'un enfant. La triade osirienne, composé d'Osiris, Isis et Horus (pendentif d'Osorkon II, XXII<sup>e</sup> dynastie, musée du Louvre, E 6204) est l'une des plus fameuses. Mais les grandes cités égyptiennes accueillaient une triade, avec à sa tête le dieu local. Memphis était donc protégée par Ptah, Sekhmet et leur fils Nefertoum, Thèbes par Amon, Mout et leur fils Khonsou tandis qu'à Éléphantine, Khnoum, Satet et Anouket veillaient sur la ville la plus au sud du royaume. Toutefois, dans ce cas précis, rien n'indique qu'Anouket soit effectivement la fille de Khnoum et de Satet.



Figure 4 : Amon et Amonet, temple de Karnak.  
© Photo B. LHOYER.

## 5. Petite histoire des déesses égyptiennes

Les premières traces des divinités féminines sont difficiles à déceler dans les périodes nagadiennes. Les figurines comme celle de « la danseuse de Brooklyn » ont parfois été considérées comme des déesses oiseaux. Aujourd'hui, nous les considérons plutôt comme des symboles de fécondité liés au principe féminin. Parmi les premières déesses bien identifiées, nous retrouvons la déesse Bat (antique déesse du 7<sup>e</sup> nome, confondue avec Hathor à partir de la XI<sup>e</sup> dynastie, présente sur la palette de Narmer) ou encore Nekhbet, la déesse vautour d'El-Kab (tête de massue du roi Narmer, Oxford, E 3631).

Une déesse, particulièrement importante et complexe, rayonne dans l'Égypte ancienne : Maât. Cette entité coiffée d'une plume d'autruche, toujours silencieuse, regroupe les concepts de vérité, justice, ordre... Plus largement l'idée de « juste organisation du monde ». L'offrande de Maât, que l'on retrouve sur de nombreux bas-reliefs, est parmi les plus importantes dans les rituels. Celle-ci doit inciter les dieux à renouveler l'équilibre de la création.

Si nous tentons de classer les déesses égyptiennes selon leurs fonctions, nous pouvons remarquer qu'il est difficile d'enfermer une divinité dans une seule catégorie. Chaque déesse peut ainsi partager son domaine d'action avec une congénère.

Parmi les démiurges, nous comptons notamment Neith, issue de la ville de Saïs dans le Delta. Cette déesse archère, qui protège les dieux, crée le monde en sept paroles dans le temple d'Esna. Mais la cosmogonie a tendance à s'adapter selon les régions : Hathor se retrouve ainsi créatrice du monde dans son fief de Dendéra.

Parmi celles qui personnifient des phénomènes naturels ou des lieux, nous retrouvons Ouadjet (déesse cobra) et Nekhbet (déesse vautour), qui symbolisent respectivement le nord et le sud du pays. Leur présence dans les temples insiste sur un devoir capital du roi, à savoir maintenir les Deux Terres unies. Le ciel, quant à lui, est figuré sous la belle forme de Nout, une femme faisant le pont par-dessus son mari Geb, la terre. Nout avale le soleil chaque soir pour lui redonner la vie le lendemain. Cette image, très forte, fut reprise sur les plafonds des tombeaux royaux de la Vallée des Rois. Le monarque défunt, identifié au soleil, pouvait ainsi renaître de manière éclatante. La crue du Nil, essentielle pour l'agriculture, est personnifiée par deux déesses dont le culte est particulièrement important à Éléphantine. Il y a tout d'abord Satet, coiffée d'une couronne blanche flanquée de deux

cornes de gazelle, qui fait monter la crue, et Anouket (parfois surnommé « La Nubienne »), à la couronne formée d'un faisceau de plumes, qui a pour rôle de faire baisser la crue.

Quant aux divinités liées au savoir ou à la magie, elles prennent les traits de Séchat (« Celle qui écrit »), dame des archives, parèdre de Thot et protectrice des bibliothèques. Elle établit la titulature des rois, comme le montre un mur du Ramesseum (rive ouest de Louxor) encore en place, et officie avec le monarque lors du rituel de fondation des temples. Mais la personnalité la plus importante est sans conteste Isis, l'épouse d'Osiris qu'elle aida à renaître, magicienne qui gagna par la ruse sa divinité. Des traces de son culte sont à signaler en Espagne, et même en Écosse.

L'aspect redoutable de certaines divinités égyptiennes continue à marquer certains esprits. Ainsi, la belle statue de Sekhmet, encore en place dans le temple de Ptah (partie nord du temple de Karnak), continue de recevoir un culte. Sekhmet, dont le nom signifie « la puissante », déclenche des épidémies mais, une fois apaisée, aide les médecins à trouver le bon remède. Elle est aussi identifiée comme la déesse lointaine, lionne en furie réfugiée dans le sud et ramenée par Thot jusqu'à son foyer. Il existe aussi quelques déesses *uraeus*, comme Oupeset ou Ouret-Hekaou, représentant la force surnaturelle présente dans les *regalia*. Dans l'autre monde, la redoutable Amamet Ouret, la grande dévoreuse, veille près de la balance du jugement (chapitre 125 du *Livre des Morts*) pour annihiler les fautifs, tout en protégeant les abords du monde souterrain.

Il existe quelques cultes particuliers comme ceux de la communauté de Deir el-Médineh (rive ouest de Thèbes). Les ouvriers de La Tombe vénéraient particulièrement Meretseger (« Elle aime le silence »), représentation de la cime thébaine sous la forme d'un cobra, et l'ancienne reine divinisée Ahmès-Néfertari, mère du roi Amenhotep I<sup>er</sup> au début du Nouvel Empire, et considérée comme la fondatrice du village des artisans.

D'autres déesses sont particulièrement actives dans le domaine funéraire en tant que protectrices des défunts. Hathor peut jouer le rôle de guide, comme dans la tombe de Néfertari (Vallée des Reines, XIX<sup>e</sup> dynastie), ou encore Nout du sycomore (tombe de Panehesy, TT 16, Vallée des Nobles) qui approvisionne en eau et en aliments les bienheureux. Bien entendu, Isis et Nephtys veillent sur la momie, soit sous forme humaine, soit sous forme de milan. Une autre divinité, présente dans les *Textes des Sarcophages* mais aussi dans le *conte de Sinouhé*, s'occupe plus particulièrement des tissus qui enveloppent les chairs des défunts. Il s'agit de Tayt, la tisserande divine, que l'on retrouve sur le soubassement du temple de Kom Ombo.

Enfin, le panthéon égyptien s'est agrandi au fil des siècles avec l'intégration de déesses étrangères, comme la déesse Qadesh à l'époque ramesside. Ces divinités devinrent souvent les épouses de dieux majeurs, comme Astarté donnée à Seth en compensation de la perte de la fonction royale dans le mythe d'Horus et Seth.

## Conclusion

Le monde des déesses est un univers foisonnant où l'ambivalence prévaut. Tour à tour séduisantes et créatrices, maternelles et protectrices, dangereuses et nourricières, voire exotiques, les divinités de l'Égypte ancienne sont – tout comme les femmes – complexes. Leur nombre et l'importante place qu'elles occupent dans le panthéon demeurent exceptionnels pour une antique civilisation. Mais il reste encore beaucoup à découvrir, et nombre de ces femmes réservent à l'égyptologue qui les étudie quelques belles surprises...

## ***Nourrices et mères en Égypte ancienne***

---

**Laure BAZIN**

Ingénieur de Recherche, Labex Archimede, Université Paul-Valéry, Montpellier 3

Conférence du dimanche 4 octobre 2015  
Salle polyvalente – Vif

En raison d'un imprévu, cette conférence fera l'objet d'un résumé ultérieurement.



## Médamoud, la redécouverte d'un site

---

**Félix RELATS-MONTSERRAT**

Doctorant en égyptologie, Université Paris IV – Sorbonne, Fondation Thiers

Conférence du samedi 14 novembre 2015  
Archives départementales – Grenoble

Le site de Médamoud, situé à 5 km au Nord de Karnak a constitué un des fleurons de l'archéologie française du début du XX<sup>e</sup> siècle. Fouillé entre 1925 et 1939 par deux équipes du Louvre et de l'IFAO, dirigées respectivement par F. Bisson de la Roque et Cl. Robichon, le site a livré de nombreux monuments s'échelonnant de la XII<sup>e</sup> dynastie à l'époque romaine. Une mission codirigée par le Prof. D. Valbelle et par F. Relats a repris les activités sur le terrain avec pour triple objectif de terminer la publication du dernier monument inédit du site, la porte de Tibère, d'actualiser les informations léguées par les anciens fouilleurs et d'ouvrir de nouvelles zones de fouilles. Les informations présentées devant l'ADEC sont les résultats préliminaires des activités de la mission.



Figure 1 : Vue du site de Médamoud depuis la tribune.  
© Photo F. RELATS-MONTSERRAT.

Bisson de la Roque dégaga le temple ptolémaïque de Médamoud composé de trois kiosques d'entrée, une cour décorée par Antonin le Pieux, un sanctuaire et un arrière-temple largement détruits. Il retrouva, dans les assises de fondation du temple, des blocs remontant à la XII<sup>e</sup> et à la XIII<sup>e</sup> dynasties qui peuvent aujourd'hui être observés au musée du Louvre ou du Caire. Leur démontage fut daté par le fouilleur de Thoutmosis III en raison de l'absence de martelages amarniens. En 1932, il considéra le chantier épuisé et dirigea ses efforts vers le site de Tod, où on lui connaît de riches découvertes. Cl. Robichon, architecte de l'IFAO, décida de reprendre la direction du chantier afin de terminer la fouille du mur-pylône où furent

découverts des blocs remployés datant de Ptolémée II à IV ainsi que l'étude de la Porte de Tibère. En 1938, il décida de fouiller à nouveau l'arrière-temple ptolémaïque afin de trouver des traces qui pourraient indiquer l'emplacement originel des blocs du Moyen Empire remployés dans la plateforme de fondation. Il découvrit des lits de brique donnant le plan d'un temple attribué à Sésostri III. C'est dans ce tracé qu'il tenta d'insérer les blocs de la plateforme de fondation. En étudiant les fondations de ce monument en brique, il découvrit un temple plus ancien, qu'il dénomma avec A. Varille le temple primitif de Médamoud. Les fouilleurs restèrent imprécis quant à la datation de ce temple. La forme unique de ce temple (deux sanctuaires auxquels on accédait par des couloirs sinueux, surmontés de deux buttes avec un pylône d'entrée) a fait considérer avec suspicion les résultats des fouilleurs. La plupart des auteurs ont critiqué, à juste titre, les interprétations proposées qui faisaient de ce temple un *osireion*. Cependant le manque d'informations archéologiques n'avait pas permis de se prononcer sur les résultats archéologiques des fouilleurs.

L'étude des archives des fouilleurs nous permet désormais de corriger ce manque d'information. Robichon et Varille, même s'ils ne les avaient pas publiées, avaient accumulé une série de photographies offrant une couverture presque complète des vestiges. Une publication du temple sera présentée dans le cadre de notre thèse. Nous pouvons néanmoins déjà dater la destruction de cet ensemble, d'après les céramiques, d'une fourchette chronologique couvrant les règnes de Montouhotep II à Sésostri<sup>er</sup>. Ces céramiques, dont les parallèles sont désormais bien connus, non seulement ne sont attestées que dans les règnes précédemment cités, mais ont été déposées dans le temple juste avant sa destruction méthodique. Étant donné qu'aucune céramique de la XII<sup>e</sup> dynastie ne fut retrouvée, il faut remonter la destruction de ce temple aux règnes de Montouhotep II et de Sésostri<sup>er</sup>.

Aucune construction n'est attestée entre ce temple et les constructions de Sésostri<sup>er</sup>. Ce qui reste encore aujourd'hui une étape incertaine de l'histoire de Médamoud. C'est sous le règne de ce dernier pharaon que se développent les constructions à Médamoud. Un temple entouré d'un mur d'enceinte de 5,5 m d'épaisseur fut construit. Les vestiges furent découverts par Robichon en 1938 et livrèrent quelques lits de brique mais aucun plan ne peut être restitué. L'ancienne hypothèse des fouilleurs, consistant à placer dans ce temple les blocs de la plateforme ne repose sur aucun argument archéologique. Il faut désormais reconnaître que le plan du temple du Moyen Empire ne peut être reconstruit. Néanmoins nous savons que les porches devaient se situer sur le mur d'enceinte. Le cœur du sanctuaire, situé dans l'angle Nord-Est de l'enceinte, devait être orienté vers l'Ouest et reposait sur une plateforme de fondation en calcaire retrouvée partiellement par les fouilleurs. Le temple funéraire du roi à Abydos présente un dispositif similaire et doit être considéré comme le meilleur parallèle pour se représenter approximativement la forme du temple. D'après les fouilleurs, ce temple fut détruit par Thoutmosis III pour construire son propre temple.

Cependant un regard plus attentif à la documentation n'indique aucune trace de destruction. Certes une partie du temple du Moyen Empire fut détruite pour construire la plateforme de fondation. Cependant les blocs qui la composent datent de la XIII<sup>e</sup> dynastie ou sont des portes de Sésostri<sup>er</sup>. Tous ces monuments devaient se situer à l'entrée du temple de Sésostri<sup>er</sup> (les porches) ou sont des extensions datant de la XIII<sup>e</sup> dynastie. Thoutmosis III, en se fondant sur ses dépôts de fondation, détruisit l'entrée du temple Moyen Empire mais en laissa le cœur. Celui-ci resta en place jusqu'à ce que Ptolémée II construise les salles de l'arrière-temple (chambres XVI, XVII et XVIII décorées à son nom). Les Ramessides, et les rois de la Troisième Période Intermédiaire et de la Basse Époque ont poursuivi les agrandissements du temple Nouvel Empire avant que les Ptolémées ne mettent en place un nouveau programme de construction.



Figure 2 : Vue semi-aérienne du temple de Médamoud.  
© Photo E. LAROZE/Mission Médamoud.

L'histoire de Médamoud mérite donc d'être étudiée encore et ce rapide aperçu ne répond pas à toutes les questions posées par le site. Pour cela la mission IFAO/Sorbonne a mis en place en 2015 une prospection géomagnétique dont nous pouvons aujourd'hui présenter quelques résultats préliminaires. Cette mission a été menée par une équipe de l'UPMC (Université de Paris-Jussieu) avec la collaboration de Chr. Sanchez, J. Thiesson, F. Réjiba et R. Guérin. L'objectif de cette campagne était à la fois de préciser des informations sur les fouilles anciennes et de vérifier l'existence de vestiges dans l'espace archéologique de notre concession qui n'a jamais été fouillé. Plusieurs zones ont été proposées pour vérifier



Figure 3 : Zone de prospection géophysique.  
© Photo F. RELATS-MONTSERRAT et UPMC.

l'existence de vestiges dans l'espace jamais fouillé. Leur choix répond néanmoins à des objectifs précis : autour de la tribune nous avons fixé pour objectif de vérifier les aménagements des canaux pour rejoindre Médamoud au Nil à l'époque ptolémaïque et romaine. Au sud du temple, les fouilles de Bisson de la Roque indiquaient que les constructions byzantines se poursuivaient de l'autre côté de l'enceinte. Au centre de la zone archéologique, au Sud-Ouest du temple, nous tentons de situer la ville qui devait accompagner le temple. Les résultats de cette prospection sont encore aujourd'hui en cours d'étude et devront être poursuivis lors d'une prochaine mission. Mais plusieurs quartiers artisanaux et de production de fours de poterie ont été découverts. Ces indices ont été confirmés par la prospection céramique que Z. Barahona Mendieta, notre céramologue, a menée. Des déchets de production de fours à céramique, consistant en des céramiques trop cuites et des parois de fours (briques vitrifiées avec des céramiques encore incrustées) ont été retrouvés en surface. La datation des céramiques couvre un grand vantail chronologique entre la Deuxième Période Intermédiaire et la période romaine. Manifestement Médamoud a été un des grands centres de production de céramique à pâte calcaire. Ces indices seront confirmés dans les prochaines saisons où nous nous proposons de terminer les prospections géomagnétiques avant d'ouvrir de nouvelles zones de fouilles qui devront aussi bien répondre aux interrogations laissées en suspens par les anciens fouilleurs du site que mettre en lumière le potentiel d'un site, encore peu étudié.

La mission a permis également cette année de terminer la couverture photographique de la Porte de Tibère, dirigée par le Prof. D. Valbelle qui permettra dans un futur proche d'aboutir à la publication d'un monument riche en informations pour les théologies thébaines tardives. Cette porte, construite par Auguste et décorée par son successeur, s'écroula probablement au XVIII<sup>e</sup> siècle. Bisson de la Roque en 1926 entreprit de ranger les blocs dans un espace latéral. Cl. Robichon effectua les montages mais le dossier ne fut jamais publié. D. Valbelle reprit le dossier en 2011 pour terminer la publication des textes de la porte avec l'aide d'E. Laroze, architecte et de F. Burgos pour l'étude architecturale du monument. La publication fondée sur la couverture photographique de G. Pollin donnera accès aux textes des scènes qui offraient un résumé des théologies du temple.

## ***Vingt ans de recherches archéologiques sur les origines de Kerma, premier royaume de Nubie***

**Matthieu HONEGGER**

Professeur ordinaire en égyptologie, Université Neuchâtel

Conférence du samedi 12 mars 2016  
Archives départementales – Grenoble

Présente depuis plus de 50 ans en Nubie sous l'impulsion de Charles Bonnet, la mission archéologique suisse au Soudan a débuté un programme de recherche à Kerma en 1977. Ce lieu, site éponyme du premier royaume de Nubie, se trouve en amont de la 3<sup>e</sup> cataracte du Nil, à environ 500 km au nord de Khartoum. Localisé le long des voies commerciales entre l'Égypte et l'Afrique centrale, dans une vaste plaine alluviale fertile et densément peuplée depuis des millénaires, la région de Kerma est particulièrement bien documentée sur le plan archéologique. Si les premiers travaux se sont concentrés sur la capitale du royaume de Kerma et sa nécropole (2 500-1 500 av. J.-C.), depuis une vingtaine d'années des recherches ont été entreprises sur les occupations préhistoriques afin de reconstituer la trajectoire des sociétés sur le long terme.



Figure 1 : Sépulture d'une femme du Mésolithique d'El-Barga (env. 7 500 av. J.-C.).

Dès le IX<sup>e</sup> millénaire av. J.-C., les groupes humains de l'Épipaléolithique manifestent une tendance à la sédentarité. Pratiquant une économie basée sur la pêche, la collecte de coquillages, la chasse et la récolte intensive de graminées, ces populations n'ont plus besoin de se déplacer sur de grandes distances afin d'assurer leur subsistance. Elles s'installent de manière permanente sur le même lieu, généralement sur une hauteur à l'abri des crues du Nil. Ce changement intervient au début de l'Holocène, à un moment où le climat devient très humide, transformant le désert en un paysage de savane. Le Nil était bien plus étendu qu'aujourd'hui avec le développement de plusieurs bras parallèles occupant toute la plaine alluviale. C'est pourquoi les premières occupations humaines comprises entre 8 500 et 5 400 av. J.-C. sont installées du côté du désert, en bordure de la plaine inondable. Les établissements de cette époque se caractérisent par des structures d'habitat et des tombes creusées à proximité, comme sur le site d'El-Barga, qui a révélé l'existence d'un fond de cabane et d'un cimetière composé d'une cinquantaine de sépultures dépourvues d'offrandes (fig. 1). La cabane ainsi que les tombes ont été creusées dans le substrat rocheux constitué de grès nubien. Sans très bien savoir quels outils ont pu être mis à contribution pour réaliser un tel travail, l'investissement montre qu'il ne s'agit pas d'une simple halte saisonnière. Sur le même site, mais un peu plus au sud, se développe à partir de 6 000 av. J.-C. un cimetière plus vaste qui a livré une centaine de tombes, cette fois-ci dotées de mobilier, notamment de la parure sous forme de bracelets en ivoire, de labrets en pierre semi-précieuses, de boucles d'oreille et de colliers de perles. Il s'agit du plus ancien cimetière néolithique connu en Afrique qui atteste du début de l'élevage de bovins, comme le montre le dépôt d'un bucrane au sommet d'une sépulture. Si la culture matérielle subit un profond renouvellement par rapport à l'époque antérieure, les caractères physiques de la population présentent également des changements notoires avec des individus plus graciles qu'auparavant. Ces changements résultent vraisemblablement d'un renouvellement de la population. A quelques kilomètres de ce lieu, un autre site, Wadi El-Arab, se présente sous la forme d'habitats et de nécropoles superposés sur une

épaisseur de près d'un mètre et couvrant plusieurs hectares. Témoignant de la transition progressive vers une économie de production, ce gisement livre des informations capitales sur les sociétés de l'époque avec notamment le dégagement de plusieurs huttes semi-enterrées et régulièrement alignées, qui s'organisent comme un village selon un axe principal de circulation.

Un premier assèchement climatique intervient vers 5 400 av. J.-C. et conduit les populations à abandonner les marges désertiques au profit de la plaine alluviale où les bras du Nil les plus orientaux commencent à s'assécher. Cette époque correspond à l'épanouissement des sociétés néolithiques. Plus que l'agriculture, qui émerge tardivement mais aura un impact économique important, le pastoralisme est une activité fondamentale en Nubie, tant sur le plan fonctionnel que symbolique. C'est ainsi que les nombreux cimetières du V<sup>e</sup> millénaire fouillés au sud de Kerma, révèlent l'importance de cette activité par la présence régulière de bucranes déposés dans les sépultures. Ils témoignent aussi d'une complexification croissante de la société avec l'émergence des premières formes de hiérarchies sociales, signifiées par la richesse de certaines tombes et par la mise à mort d'individus venant accompagner le sujet principal. Ces phénomènes sont révélateurs de groupes mieux organisés, avec un niveau d'intégration territorial supérieur et des aptitudes à développer des échanges croissants. Le nombre et la dimension des cimetières de Haute Nubie sont tels qu'ils reflètent une dynamique sociale apparemment supérieure à ce que nous révèle l'Égypte à la même époque. Pourtant, ce phénomène ne perdure pas. Au cours du IV<sup>e</sup> millénaire, la région se dépeuple à en croire l'absence totale de sites de cette époque. Cet effondrement apparent pourrait être la conséquence d'un climat plus aride, alors que l'Égypte connaît au même moment une phase de prospérité sans précédent avec l'avènement du Prédynastique. Ce contraste marqué entre les deux régions pourrait s'expliquer en partie par une maîtrise plus poussée de l'agriculture et de l'irrigation au nord, alors que la Nubie a plutôt mis l'accent sur l'élevage.

Il faut attendre les environs de 3 000 av. J.-C. pour retrouver des traces d'occupation dans la région avec la culture Pré-Kerma, annonciatrice de l'émergence de la civilisation de Kerma. Cette culture encore mal connue couvre une grande partie de la Haute Nubie, de la 2<sup>e</sup> cataracte au-delà de la 4<sup>e</sup>. Elle se caractérise par une société pastorale qui pratique une agriculture plus intensive comme l'indiquent les nombreux greniers enterrés retrouvés sur les habitats de cette époque. L'établissement le plus important a été découvert au centre de la nécropole orientale liée à la ville antique de Kerma. Dégagé sur près de deux hectares, il se compose de constructions en terre et en bois, la brique crue n'étant pas encore connue. Huttes d'habitation, bâtiments rectangulaires, vastes enclos à bétail, centaines de fosses-silos, palissades et puissantes fortifications forment une composition saisissante, dont on ne connaît qu'une petite partie (fig. 2). L'enceinte, constituée de six palissades parallèles entre lesquelles ont été agencés des massifs de terre, affiche une largeur de huit mètres et est dotée d'au moins deux entrées, bordées de massifs évoquant des bastions. Le tracé des fortifications, reconnu sur 160 m, devait ceinturer un ensemble de plus de dix hectares. Dans un style très africain, cette agglomération montre certains parallèles avec la ville antique de Kerma, où les anciennes traditions se mêlent à des influences égyptiennes marquées par le recours systématique à des plans quadrangulaires et à l'usage de la brique crue.



Figure 2 : Maquette de l'agglomération proto-urbaine du Pré-Kerma découverte au centre de la nécropole de Kerma (datée de 3 000 av. J.-C.).

Fouillée durant plus de 20 ans par Charles Bonnet, Kerma, capitale du royaume du même nom, est l'une des rares villes de la vallée du Nil connue sur toute sa surface. Organisée autour d'un temple principal, elle se compose de quartiers religieux, de zones artisanales, d'îlots d'habitation, d'un palais et de secteurs administratifs. Quelques huttes, des murs en serpentins, les formes arrondies des fortifications, ainsi que l'usage de la terre en motte et du torchis en complément de la

brique, témoignent de la persistance de certains modèles architecturaux. Se maintenant durant un millénaire, cette ville est surtout connue pour les périodes du Kerma moyen et du Kerma classique, soit entre 2 000 et 1 500 av. J.-C. Les états plus anciens remontant aux origines sont trop profondément enfouis pour être dégagés sur des surfaces suffisamment étendues.

Afin de mieux saisir les conditions d'émergence du royaume de Kerma et de faire le lien avec ce que l'on connaît du Pré-Kerma, un programme a été développé il y a une dizaine d'années sur les secteurs les plus anciens de la nécropole de Kerma qui permettent d'atteindre les premières étapes de développement de cette civilisation. C'est ainsi que plus de 300 tombes ont été systématiquement fouillées afin de suivre l'évolution des rites et de la société entre 2 500 et



Figure 3 : Fouille en cours d'un secteur du Kerma ancien dans la nécropole de Kerma (vers 2 300 av. J.-C.).

2 100 av. J.-C. (fig. 3). La plus ancienne période livre des tombes de petites dimensions, peu fournies en mobilier et relativement épargnées par les pillages. Bien que des importations égyptiennes soient déjà présentes sous la forme de vases et de jarres, elles demeurent assez discrètes. Cette première phase donne le sentiment d'une société encore peu hiérarchisée. L'étape suivante montre un contraste saisissant. Datée entre 2 300 et 2 100 av. J.-C. elle est contemporaine de la VI<sup>e</sup> dynastie et de la Première Période Intermédiaire. Les dimensions de certaines tombes deviennent plus importantes, tandis que les offrandes et objets déposés dans les sépultures sont bien plus nombreux,

ce qui a entraîné un pillage systématique à l'époque antique. On note l'accroissement des morts d'accompagnement dans les tombes, le début de la pratique des sacrifices d'animaux et du dépôt de bucranes à l'avant des sépultures. Parmi le mobilier, les miroirs en bronze importés d'Égypte étaient régulièrement déposés près des inhumés et la parure en or semblait fréquente, tout comme les bracelets en marbre ou en ivoire. Le secteur fouillé a livré un nombre important de tombes d'archers, attribuées en majorité à des hommes (fig. 4), tandis que la plupart des femmes inhumées étaient dotées d'un bâton. Pour la première fois, l'archéologie vient confirmer l'importance des archers nubiens à une époque aussi haute. Leur présence bien marquée dès cette période correspond aux premières expéditions égyptiennes dans le territoire de Haute Nubie et à l'époque où les premiers mercenaires se font enrôler dans les armées égyptiennes. L'accroissement des offrandes, de la parure, des animaux sacrifiés et des morts d'accompagnement témoignent quant à eux de l'émergence d'une élite mise en valeur à travers les coutumes funéraires. Ce phénomène s'accroît à la fin du Kerma ancien vers 2 050 av. J.-C. avec l'apparition

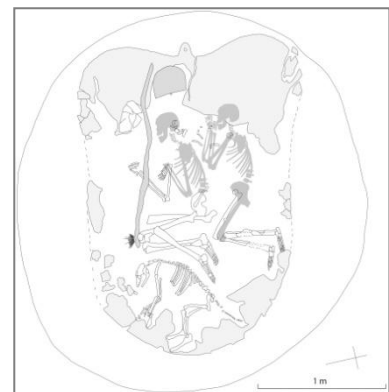


Figure 4 : Tombe d'archer du Kerma ancien II (2 300-2 100 av. J.-C.).

Le pillage antique de la tombe a détruit une grande partie des squelettes, dont la reconstitution est figurée en gris. L'individu principal est doté d'un arc décoré de plumes d'autruche, d'un collier en perles d'or et d'un miroir en bronze rangé dans son sac en cuir. Il est entouré d'un chien sacrifié et d'un mort d'accompagnement.



de tombes beaucoup plus vastes que les autres, entourées de sépultures subsidiaires. Au début du Kerma moyen, certaines de ces sépultures « royales » peuvent atteindre jusqu'à 15 mètres de diamètre et être accompagnées de plusieurs milliers de bucranes fichés dans le sol au sud de leur *tumulus* (fig. 5). C'est le début d'une société fortement hiérarchisée où la ville de Kerma remplit le rôle de centre administratif d'un vaste territoire que l'on qualifie de royaume.

Figure 5 : Dégagement en cours de milliers de bucranes fichés dans le sol au sud du *tumulus* d'une vaste tombe du Kerma moyen (vers 1 900 av. J.-C.).

Parallèlement au travail de recherche et de fouilles archéologiques, un effort important a été mis ces dernières années sur la protection des vestiges et leur mise en valeur. C'est ainsi que les principaux sites ont été délimités par des murs édifiés selon les techniques traditionnelles qui les protègent ainsi de l'extension des cultures et d'une circulation non contrôlée. En 2003, la découverte des sept statues des « pharaons noirs » a donné un coup d'accélérateur à un projet de musée et de centre culturel initié par le *High committee of Kerma cultural complex*, un comité local composé de personnalités et d'archéologues soudanais. Ce complexe, édifié à côté de la ville antique de Kerma, comprend un musée inauguré en janvier 2008. Organisé autour des statues monumentales qui en constituent le centre, le circuit du musée retrace l'histoire de la région depuis les origines jusqu'au dernier royaume de Koush. Deux salles complémentaires sont vouées aux périodes chrétienne et islamique, ainsi qu'à la culture matérielle traditionnelle du XX<sup>e</sup> siècle. A défaut d'une fréquentation importante du pays par un tourisme international, le musée est essentiellement visité par la population de la région et du nord du Soudan. Il rencontre un très vif succès avec une affluence proche de 30 000 personnes par année. Permettant de sensibiliser les Nubiens à leur patrimoine historique et archéologique, cet espace répond aussi à une demande en matière d'activités culturelles et de lieu de rencontre.

**Pour en savoir plus :**

BONNET (Ch.), *La ville de Kerma. Une capitale nubienne au sud de l'Égypte*, Lausanne, 2014.

HONEGGER (M.), *Aux origines des pharaons noirs. 10 000 ans d'archéologie en Nubie*, Catalogue d'exposition, Musée du Laténium, Hauterive, 2014.

HONEGGER (M.), « Recent advances in our understanding of Prehistory in Northern Sudan », dans J.R. Anderson, D. Welsby (éd.), *Proceedings of the 12<sup>th</sup> International Conference of the Society for Nubian studies*, Londres, 2014, p. 19-30.

HONEGGER (M.), WILLIAMS (N.), « Human Occupations and environmental Changes in the Nile Valley during the Holocene : The Case of Kerma in Upper Nubia (northern Sudan) », *Quaternary Science Review* 130, 2015, p. 141-154.

# ***La cité de Tanis et son environnement. Nouvelles perspectives de recherche et premiers résultats***

---

**François LECLÈRE**

Directeur de la Mission française des fouilles de Tanis, ingénieur de recherches à la Section des Sciences religieuses de l'École pratique des hautes études, Paris

Conférence du samedi 9 avril 2016  
Archives départementales – Grenoble

Depuis 2014, l'équipe renouvelée de la Mission française des fouilles de Tanis (MFFT), dont l'objet d'étude est, depuis sa création au milieu des années 1960, le site de Tell Sâh el-Hagar, dans le nord-est du Delta du Nil, oriente ses recherches vers de nouvelles problématiques d'archéologie urbaine, de géo-archéologie et d'histoire. Celles-ci portent en premier lieu sur des questions relatives à la structure du tissu urbain ancien dans son ensemble et au contexte géologique et hydrologique de la cité antique. Pour y répondre, un programme de prospections de différents types a été mis en place. Les nouvelles recherches intègrent également un large volet de reprise des études épigraphiques, concentrées sur les monuments et le matériel inscrits de la Troisième Période Intermédiaire. Pour les mettre en œuvre, la MFFT, qui est rattachée à la Section des sciences religieuses de l'École pratique de hautes études, développe des partenariats multiples avec d'autres établissements publics ou privés de recherche (universités de Paris-Sorbonne, Strasbourg et Lyon, Académie des sciences de Varsovie, Institut français d'archéologie orientale, Bureau d'études Évéha international, etc). La mission est financée en grande partie par le Ministère des affaires étrangères. Elle est désormais soutenue par une toute nouvelle association, créée en décembre 2015, la « Nouvelle société des amis de Tanis » (NSAT), ainsi dénommée en référence à l'ancienne « Société des amis de Tanis », fondée à Strasbourg en 1930 pour soutenir les activités de la Mission de Pierre Montet, qui œuvra sur le site jusque dans les années 1950. Sur la base des nouvelles recherches entreprises et des premiers résultats obtenus, la MFFT a été primée en 2015 (Prix Jean et Marie-Françoise Leclant) et en 2016 (Label 'Archéologie' de l'Académie des inscriptions et belles-lettres).

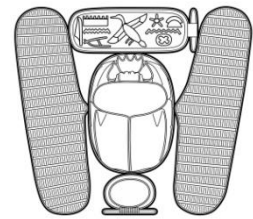


Figure 1 : Motif du logo de la Nouvelle société des amis de Tanis, inspiré de l'un des bijoux du mobilier funéraire de Psousennès I<sup>er</sup>.  
© Dessin Fr. LECLÈRE.

## **1. De nouvelles problématiques**

Sur le plan archéologique, il s'agit de tenter de mieux définir la structure globale de la cité antique, notamment son organisation selon un réseau viaire et son évolution au cours des 1 800 ans de son existence entre sa fondation vers la toute fin du II<sup>e</sup> mill. av. J-C. et son abandon entre le VII<sup>e</sup> et le VIII<sup>e</sup> s. de notre ère. Les fouilles conduites sur le site depuis le XIX<sup>e</sup> s. s'étaient jusqu'à présent concentrées pour l'essentiel dans les enceintes des temples. Les quatre aires sacrées reconnues — celles d'Amon et de Mout, connues depuis longtemps dans la partie nord du site, et celles d'Horus (?) et d'Amon d'Opé identifiées plus récemment par la MFFT dans la plaine centrale et à l'extrémité sud du site — ne représentent qu'un pourcentage assez faible (moins de 15 %) de la surface totale du terrain archéologique (180 ha). Ces « noyaux » religieux, aux orientations variées, sont répartis dans le vaste espace urbain sans que l'on puisse pour l'instant définir précisément la relation qu'ils pouvaient éventuellement entretenir entre eux, par exemple par des voies de communication privilégiées. En dehors de quelques indices relativement limités, l'existence de tels axes à Tanis reste à démontrer. Si l'imagerie aérienne et satellitaire récente peut fournir localement des informations



sur l'agencement d'un dense réseau de constructions domestiques, notamment dans la zone sud de la partie centrale du site, la visibilité directe du bâti urbain reste rare et son organisation d'ensemble encore mal connue, tant en ce qui concerne le réseau de rues qui devait le structurer, que la répartition — sans doute spatialement et chronologiquement complexe au regard de la longue histoire du site — des différents types possibles de quartiers (temples, habitats, quartiers de production, cimetières).

En ce qui concerne le contexte paléo-environnemental de la localité, il s'agit de s'interroger sur la fonction portuaire de celle-ci, bien attestée par le récit d'Ounamon (Pap. Pouchkine 120), et principale raison d'être, sans doute, de la création de l'établissement urbain et de son formidable développement initial. Selon les hypothèses en vigueur depuis les années 1970, c'est un atterrissement de la branche Pélusiaque du Nil, au tournant des II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> mill. av. J.-C. — peut-être lié à une avulsion partielle de celle-ci dans la branche Tanitique aux environs de l'ancienne ville de Boubastis —, qui pourrait, en dehors de toute considération politique, avoir scellé le sort des illustres cités de Piramsès et d'Avaris, dont les vestiges se trouvent à une vingtaine de kilomètres au sud de Sâh (sites de Qantir et de Tell el-Dab'a), et forcé le destin de Tanis comme nouvelle base portuaire fluvio-maritime majeure de l'Égypte. Avant de commencer à rechercher d'éventuelles installations portuaires sur le site, il est nécessaire de préciser la nature et la forme de la très vaste butte sableuse probablement d'origine pléistocène (*gezira*) qui forme le substrat sur lequel l'agglomération de Tanis s'est développée, et de localiser les anciens chenaux de la branche Tanitique, aujourd'hui colmatés, aux abords de la ville antique. Il s'agit également de confirmer l'existence, dans les environs plus ou moins proches, d'anciens canaux naturels et/ou artificiels : celui qui, entre les branches Pélusiaque et Tanitique, a pu servir à transporter, au cours de la Troisième Période Intermédiaire, les innombrables



Figure 2 : Vue satellitaire du site dans son environnement actuel.  
© Googleearth /Digitalglobe, 2010.

et imposants monuments de pierre (obélisques, colonnes, colosses, stèles, blocs, etc) prélevés dans les temples de Piramsès et d'Avaris, désaffectés et transformés en carrières, pour servir à la construction de ceux de la nouvelle capitale, ou encore celui qui, selon Claude Ptolémée, avait dû être aménagé d'Est en Ouest à travers le Delta au début de l'époque romaine (Canal Boutique). On cherchera également à caractériser l'articulation de cet environnement fluvial avec d'anciennes lagunes côtières, dont l'actuel Lac Manzala, de formation bien plus jeune, doit représenter le dernier avatar.

## 2. Méthodes de recherche et premiers résultats

Pour répondre à ces deux séries de questions, plusieurs méthodes de recherche, encore peu pratiquées à Tanis jusqu'à présent, sont actuellement mises en œuvre :

### *Carottages archéologiques*

Une première série de plus d'une trentaine de carottages réalisés à la tarière manuelle à travers le site a d'ores et déjà permis de restituer deux grandes sections médianes nord-sud et est-ouest, d'un bord à l'autre de la partie principale du tell, où se superposent le profil de la surface actuelle du site et celui de la surface de la *gezira* sableuse. Elles révèlent ou confirment plusieurs informations : les quartiers civils dans la partie centrale du tell paraissent bâtis sur la partie la plus haute de la butte originelle, qui prend ici la forme d'un dôme aplati, le temple d'Amon ayant été implanté, quant à lui, sur une sorte de plateau plus ou moins régulier et un peu moins élevé, à son extrémité nord. Plus au nord, la *gezira* laisse place très vite à une vaste et profonde dépression, qui devait être occupée

par une ancienne lagune, tandis que les côtés est et ouest du site devaient être occupés par des étendues d'eau de type plutôt fluvial. Dans le secteur de la plaine centrale, l'épaisseur des niveaux archéologiques s'élève à 5 ou 6 m en moyenne, et atteint 12 à 25 m sous le sommet des collines au sud et à l'est du temple d'Amon, dont on a pu ainsi confirmer qu'elles sont entièrement constituées d'une succession de niveaux anthropiques. Dans les années à venir, ce programme de carottages archéologiques sera autant que possible développé systématiquement, dans la perspective de modéliser à terme ces données sous la forme d'une cartographie en 3D.

### *Géomorphologie*

À ce programme de reconnaissance de la *gezira* s'ajoute un volet de recherche plus proprement géomorphologique, à la périphérie du tell et dans les champs environnants, qui combine l'analyse des données issues de la cartographie ancienne et récente, de celles de l'imagerie satellitaire depuis les années 1960, plusieurs types de prospections géophysiques sur le terrain (résistivité, magnétométrie) ainsi que des carottages spécifiques à la tarière manuelle. Les premiers résultats obtenus sont tout à fait prometteurs mais, la recherche venant à peine de débuter, il serait encore prématuré de développer des conclusions détaillées. On mentionnera toutefois que plusieurs anciennes unités hydrographiques ont pu être mises en évidence — une vaste paléo-lagune au nord du site, ainsi que de larges paléo-chenaux fluviaux à l'ouest et à l'est du site. Elles se sont progressivement colmatées à une époque qui reste à déterminer. Ces observations indiquent au moins que la *gezira* de Sâh, sinon la localité de Tanis elle-même, se trouvait bien à l'interface d'un milieu fluvial et d'un milieu lagunaire. Des méthodes de datation devront cependant être envisagées à l'avenir pour déterminer si ces voies et étendues d'eau existaient bien au moment de l'occupation anthropique du site.

### *Prospections magnétique et céramologique*

Pour mettre en évidence l'organisation du tissu urbain, un programme de prospections de surface à grande échelle, combinant étroitement magnétométrie et céramologie, est mis en œuvre :

La prospection magnétique, qui consiste à mesurer les variations locales du champ magnétique terrestre, est régulièrement appliquée à l'archéologie depuis de nombreuses années, notamment en Égypte, où elle donne d'excellents résultats. À Tanis, une trentaine d'hectares ont déjà pu être couverts en deux campagnes, principalement au moyen de gradiomètres *Fluxgate* (« à vanne de flux »), mais aussi, dans une moindre mesure, d'un magnétomètre à vapeur de Césium. Après traitement, les données sont présentées sous la forme d'une carte en niveaux de gris faisant apparaître par contraste, selon la valeur magnétique plus ou moins importante des mesures recueillies, des structures archéologiques enfouies sous la surface du sol et invisibles à l'œil nu.

Plusieurs zones ont été explorées mais c'est dans la plaine centrale du tell que les résultats se sont révélés les plus spectaculaires. En dehors de zones d'étendue relativement limitée où l'érosion naturelle paraît avoir emporté ou recouvert partiellement le bâti, la prospection révèle les arasements d'un nombre incalculable de bâtiments, pour la plupart domestiques, répartis en différents quartiers d'orientation assez variée et organisés selon un réseau viaire structuré.

La prospection céramologique menée en parallèle, qui consiste à collecter et étudier de manière systématique le matériel céramique présent à la surface du sol, permet de dater les grands ensembles détectés. La partie nord-est de la zone prospectée, légèrement surélevée par rapport au centre de la plaine, où la carte magnétique avait révélé un tissu urbain bien particulier, composé de blocs quadrangulaires d'édifices, globalement orientés vers le nord-est et séparés par un réseau de rues et de ruelles plus ou moins perpendiculaires, correspond ainsi nettement, d'après le matériel recueilli, à une extension de l'agglomération romano-byzantine occupant le sommet des collines artificielles au sud et à l'est du temple d'Amon. Les vestiges situés à la bordure nord-ouest de la zone

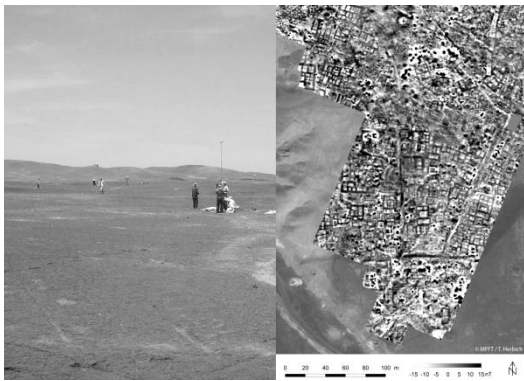


Figure 3 : Carottages archéologiques et prospections magnétiques dans la plaine centrale du tell.  
© MFFT (Fr. LECLÈRE, S. POUDROUX) / T. HERBICH, mai 2014.

étudiée, également un peu surélevée, paraissent également dater d'une période relativement tardive, essentiellement hellénistique et romaine. Un groupe de grands édifices à fondation cellulaire, où la MFFT avait réalisé quelques sondages à la fin des années 1960, apparaît distinctement à leur extrémité sud. Ils sont typologiquement peut-être un peu plus anciens. Quant aux secteurs centre-ouest/sud-ouest, qui représentent la majorité de la surface prospectée dans la plaine, ils datent de manière homogène de la toute fin de la Troisième Période Intermédiaire (phase de transition entre la XXV<sup>e</sup> dynastie et le tout début de l'époque saïte). La carte magnétique y indique que les nombreux bâtiments détectés se juxtaposent régulièrement le long de trois grandes rues bien rectilignes, axées

est/ouest, nord/sud et sud-ouest/nord-est. Des concentrations d'anomalies magnétiques très spécifiques mises en évidence en plusieurs endroits suggéraient l'existence d'ateliers, notamment des fours de potiers. La présence, en surface, de nombreux ratés de cuisson et rejets de production l'ont confirmé. Ils datent également de la fin de Troisième Période Intermédiaire. Il devient ainsi possible, pour la première fois, de fouiller des ateliers de potiers de cette époque.

### 3. Les inscriptions tanites de la Troisième Période intermédiaire

Sur le plan épigraphique, les activités de la MFFT se concentrent actuellement sur les inscriptions tanites de la Troisième Période Intermédiaire, avec quatre objectifs principaux : finaliser l'étude et la publication de dossiers, entrepris depuis longtemps mais restés inachevés, relatifs d'une part aux blocs royaux et privés de la XXI<sup>e</sup> dynastie, d'autre part aux fragments de deux temples de Chéchanq V, dont de nombreux remplois avaient été autrefois mis au jour dans les parois du Lac sacré d'Amon ; étudier et publier diverses inscriptions royales de la XXI<sup>e</sup> à la XXV<sup>e</sup> dynastie ; élaborer une paléographie des inscriptions des tombes royales de la XXII<sup>e</sup> dynastie.

Les inscriptions tanites de Psousennès I<sup>er</sup>, publiées jusqu'ici de manière dispersée et incomplète, méritaient en effet une nouvelle étude exhaustive, en vue d'une publication globale. Ce travail porte sur les fragments de parois et les éléments de statuaire inscrits encore conservés à Tanis même, sur le terrain ou dans les réserves, mais aussi au Musée du Caire. Un ensemble de blocs provenant des temples d'Amon et de Mout, dont plusieurs étaient restés inédits, a pu être retrouvé et réexaminé. Les fragments d'une statue de babouin de grano-diorite, mis au jour autrefois dans le secteur du temple de Khonsou, ont pu faire l'objet d'un nouvel assemblage, en particulier certains éléments d'inscriptions. Il s'agit du pendant d'une autre statue similaire, découverte dans le même secteur et aujourd'hui exposée dans les jardins du musée du Caire. Le ré-examen, au Musée, des éléments de statuaire du Moyen Empire usurpée par Psousennès, qu'Auguste Mariette avait mis au jour dans le temple d'Amon, a permis d'identifier plusieurs nouveaux fragments inédits.

Autrefois largement avancée par Frédérique von Känel, l'étude d'une série d'environ 200 blocs de calcaire, pour la plupart extraits par P. Montet de la maçonnerie de la tombe de Chéchanq III où ils avaient été réemployés, méritait également d'être reprise et complétée avant publication. Rares témoignages des pratiques funéraires des particuliers en Basse Égypte à la Troisième Période Intermédiaire, ces blocs proviennent initialement d'au moins cinq tombes privées plus anciennes, appartenant à des courtisans de Psousennès et de ses successeurs. D'anciens assemblages ont été corrigés et de nouveaux ont pu être effectués.

Le réexamen de plusieurs inscriptions de la XXI<sup>e</sup> à la XXV<sup>e</sup> dynastie a abouti à quelques nouvelles trouvailles. Parmi les plus intéressantes, plusieurs fragments inscrits en quartzite retrouvés dans les magasins ont pu être rapprochés, sur la base d'éléments paléographiques, d'une dyade très fragmentaire (figurant le roi et probablement une déesse) restée inédite. P. Montet, qui l'avait découverte à l'est des tombes royales, l'avait attribuée au règne de Siamon. Le nouvel assemblage permet de montrer que le souverain en question est en réalité bien plus probablement le roi Aménémopé.

La paléographie de la XXII<sup>e</sup> dynastie, sur la base des inscriptions des tombes d'Osorkon II et de Chéchanq III à Tanis, permettra à terme de combler une importante lacune pour cette période dans les études de cette nature, qui fournissent des informations importantes sur les plans linguistique et chronologique. Le travail de dessin et de photographie signe à signe a été achevé dans la tombe de Chéchanq III en 2015, et se poursuit désormais dans la tombe d'Osorkon II. L'étude finale paraîtra dans la collection de *Paléographie hiéroglyphique* publiée à l'IFAO.



Figure 4 : Étude paléographique des inscriptions de la tombe du roi Chéchanq III.  
© MFFT (J.-G. OLETTE-PELLETIER).

#### 4. Protection patrimoniale

La conduite de ce programme varié de recherches scientifiques n'exonère pas la MFFT de ses responsabilités en matière de protection et de mise en valeur des vestiges archéologiques sur le site. Un très violent orage, similaire à ceux qu'avaient pu subir à la même époque de l'année Flinders Petrie, en 1884, ou P. Montet en 1945, et à ceux qui peuvent advenir plus fréquemment pendant l'automne ou l'hiver, s'est abattu sur le site en mai 2015. Très impressionnant, il n'a fort heureusement pas eu de conséquence majeure, mais nous a amenés à repenser la question de la conservation de certains monuments, en particulier celle des tombes royales. Avec l'aide de restaurateurs de l'IFAO venus nous prêter main forte, un premier constat sur l'état des tombes a pu être établi et un programme préliminaire de conservation a été engagé. À cette occasion, un bel éclat d'inscription en relief peint en bleu, figurant le premier cartouche de Psousennès I<sup>er</sup>, a pu être découvert, caché dans un joint de mortier entre deux dalles de plafond de l'antichambre du tombeau de ce roi. Le fragment s'est révélé provenir du bandeau de texte surmontant les décors de la partie nord de la paroi est de l'antichambre elle-même. C'est dans l'Antiquité, vraisemblablement lors de la mise en place des lourdes poutres de couverture, au cours de la construction de la tombe, ou d'une hypothétique manipulation ultérieure, que l'éclat est tombé et a été dissimulé à cet endroit. Le décor, tout au moins la partie supérieure de celui-ci, qui est de belle qualité, a donc dû être réalisé au moment où l'espace était encore à ciel ouvert — un état de fait somme toute logique, et corroboré par d'autres cas, comme les cryptes décorées de certains temples ptolémaïques de Haute Égypte.

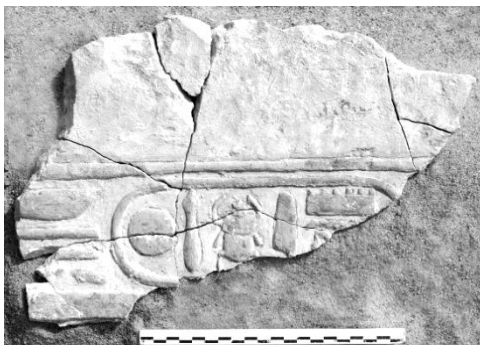


Figure 5 : Éclat d'inscription provenant du décor de l'antichambre de la tombe de Psousennès, retrouvé caché dans un joint entre deux dalles de plafond.  
© MFFT (Fr. LECLÈRE).

## 5. Archivistique – le projet ANTa

Les activités de la MFFT ne se limitent pas aux campagnes de terrain : hors saison de fouilles, nous nous sommes également attelés à un important programme de travail sur les archives des fouilles anciennes, en particulier celles de la Mission Montet conservée au Centre Wl. Golénischeff de l'École pratique des hautes études, base arrière de la mission. Une considérable opération de classement de cette documentation volumineuse et diversifiée (négatifs photographiques, albums de tirages, journaux de fouilles, plans, dessins, etc.) avait été réalisée sous la direction de J. Yoyotte à la fin des années 1960 et dans les années 1970. Il s'agit maintenant pour nous de réviser, préciser et compléter les inventaires et la description de ces documents et de les numériser intégralement dans la perspective d'une future mise en ligne. Nous avons choisi de baptiser ce programme « ANTa » (Archives numériques de Tanis), en référence au nom initialement donné par P. Montet au premier temple — en réalité celui de Mout — qu'il avait fouillé à Tanis dès 1929.

### **Bibliographie sur les travaux récents :**

DEFERNEZ (C.), « Premiers résultats d'un programme de prospections céramologiques dans la zone centrale du tell de Tanis : campagne 2014 (Mission française des fouilles de Tanis) », *Bulletin de liaison de la céramique égyptienne* 25, Le Caire, 2015, p. 77-100.

LECLÈRE (Fr.), « La LXI<sup>e</sup> campagne de la Mission française des fouilles de Tanis », *Annuaire de l'EPHE. Section des sciences religieuses* 122 (2013-2014), Paris, 2015, p. 137-142 (en ligne : [asr.revues.org/1347](http://asr.revues.org/1347)).

LECLÈRE (Fr.), PAYRAUDEAU (Fr.), HERBICH (T.), « Nouvelles recherches sur le Tell Sâh el-Hagar », *Égypte, Afrique & Orient* 81, 2016, p. 39-52 (à paraître).

PAYRAUDEAU (Fr.), MEFFRE (R.), « Varia tanitica I : vestiges royaux », *BIFAO* 116, (à paraître).

### **Pages web :**

[ephe.fr/recherche/equipes-de-recherche/mission-francaise-des-fouilles-de-tanis-mfft](http://ephe.fr/recherche/equipes-de-recherche/mission-francaise-des-fouilles-de-tanis-mfft)

<http://www.aibl.fr/prix-et-fondations/fondations/fondation-jean-leclant/prix-2015-521/>

<http://www.aibl.fr/fouilles-archeologiques/>

<http://eveha-international.com/fr/intervention/tanis>

## **Une vieille connaissance de Champollion ? L'épopée de la momie d'In Imen Nay(s) Nebout de Toulouse**

---

**Livia MÉNÉGHETTI**

Docteur en sciences de l'Antiquité, Université Toulouse Jean-Jaurès, Musée Georges-Labit

Conférence du samedi 21 mai 2016  
Archives départementales – Grenoble



Dans cette conférence présentée le 21 mai 2016, il s'était agi de comprendre comment se sont construits les liens entre le fondateur de l'égyptologie, Jean-François Champollion, et les érudits locaux. En d'autres termes, l'objectif visé était d'étudier les rapports entre les concepts d'égyptologie, d'égyptomanie et d'égyptophilie conjugués en prenant pour exemple l'achat de la momie In-Imen Nay.s Nebou.t et sa mise en place dans le musée des Antiques à Toulouse. L'histoire de cette momie permet de cerner au mieux la place de l'ancienne Égypte dans les musées de province.

Figure 1 : Cercueil de la momie d'In-Imen Nay.s Nebou.t.  
© Musée Georges-Labit.

La conférence s'était ouverte sur une lettre inédite de Jean-François Champollion retrouvée dans les archives municipales de la ville de Toulouse (série 2R24). Le 20 mai 1831, *Champollion Le jeune*, s'excusant d'une réponse tardive, s'adresse à Alexandre Du Mège, conservateur du musée des Antiques de Toulouse « *relativement à une momie dont la Mairie de Toulouse désirerait faire l'acquisition pour le Musée de la Ville* » :

*« J'ai vu et examiné cette momie avec beaucoup de soin. Son antiquité ne saurait être douteuse malgré la fraîcheur et la conservation des peintures. Les cercueils au nombre de deux ; et les trois couvercles sont ornés de sujets religieux et d'inscriptions hiéroglyphiques coloriées sur leurs faces intérieures et extérieures. Les personnages comme les caractères qui les accompagnent sont dessinés avec beaucoup d'esprit et de finesse. La décoration générale de ces cercueils ne laisse rien à désirer sous le rapport de la magnificence : c'est une des plus belles momies (je parle des cercueils) que j'aie encore vues, nous possédons au Musée du Louvre les deux cercueils d'une momie de la même époque et probablement de la même famille, l'une des plus puissantes de Thèbes parmi la caste sacerdotale ».*

Champollion poursuit avec des indications pour l'achat :

*« Le propriétaire, comme il arrive toujours, a des prétentions très exagérées, il demande 3000 francs. La momie vaut sans doute davantage...; mais comme prix commercial c'est par trop élevé ». Supposant que le propriétaire réduirait « ses prétentions si l'on faisait une offre raisonnable », il engage son correspondant « à lui écrire directement ».*

Les recherches menées conjointement avec Pierre Tardat ont permis de lier cette description à l'actuelle momie conservée au musée Georges-Labit de Toulouse. Ainsi, Jean-François Champollion se serait rendu à Nîmes où il aurait vu la momie puis aurait pris soin de répondre à son « ami » Alexandre Du Mège. L'histoire de celle-ci met en scène trois acteurs principaux : Jean-François Champollion pour un avis d'expert, Aimé Perrot, un antiquaire nîmois et Alexandre Du Mège, le conservateur toulousain.

Le dépouillement, encore en cours, des archives de Jacques-Joseph Champollion, mené par Karine Madrigal, permet peu à peu de voir comment le même Alexandre Du Mège est entré en contact avec la famille Champollion. La mise au jour d'une correspondance, entre 1806 et 1840, témoigne du rapprochement précoce de l'académicien auprès des frères Champollion.

De plus, l'entrevue d'Alexandre Du Mège avec Jean-François Champollion – nommé conservateur en 1826 de la section égyptienne du musée Charles X au Louvre à Paris – à Toulouse en 1831, l'a sans nul doute incité à acheter des objets égyptiens. En effet, dans un brouillon de lettre, non daté, Alexandre Du Mège exprime son désir de développer une collection d'antiquités égyptiennes :

*« Le séjour de M. Champollion le Jeune à Toulouse m'avait fait concevoir l'espérance de voir augmenter les richesses du musée de cette ville, et le savant estimable m'a donné à ce sujet quelques renseignements précieux, il a même été [rature] demandes en me disant que dans les collections égyptiennes, il existait beaucoup d'objets doubles, ainsi notre collection d'antiquités pouvait s'enrichir d'une manière très remarquable. »*

À l'évidence, ces mots font écho à une offre formulée par le conservateur de la section égyptienne du musée Charles X, dans sa lettre de mai 1831 :

*« J'arrive par la même occasion aux monuments égyptiens que j'ai fait espérer au Musée de Toulouse. Je vous répéterai ce que j'ai dit à mon passage dans cette ville savoir : que le musée du Louvre aurait après sa classification définitive un certain nombre de monuments doubles inutiles à l'établissement que je proposerais au Ministre de la Maison du Roi d'en disposer en faveur de quelques musées des départements parmi lesquels je présenterai en première ligne le musée de Toulouse. Telle est toujours mon intention. »*

Toutefois, une seule a été exposée dans le musée. Cette dernière est la dite Dame Nébouï, c'est-à-dire In Imen Nay.s Nebou.t pour laquelle Alexandre Du Mège réaménage les salles égyptiennes. Il la dispose allongée sur un lit à l'égyptienne avec des pieds de lion, dans une des galeries du musée ; il la place ainsi au centre de la muséographie de l'Égypte ancienne. Ce choix est une mise en contexte qui influe sur le sens et la réception de la dépouille, car la présence de la momie égyptienne, au milieu de tous les autres objets égyptiens, matérialise l'Égypte et active une mémoire de la civilisation. La momie marque le prolongement du savoir des anciens Égyptiens et leurs mystères dans le monde des vivants.

Par ailleurs, Alexandre Du Mège insiste sur la lignée de la momie. Ce procédé permet de lui donner une identité, ce qui la rend plus proche du visiteur érudit qui connaît les travaux d'Alexandre Du Mège. Il rapporte qu'elle est fille d'un prêtre, c'est-à-dire, dans sa pensée, d'un homme témoin de la sagesse de son pays.

La muséographie mise en place par Alexandre Du Mège est celle du cabinet de curiosités dont le dessein est de recréer le macrocosme dans un microcosme car à l'instar d'Alexandre Lenoir (1761-1839), le conservateur du musée des Antiques est un lecteur assidu de Charles Dupuis qui tente de retrouver une unité, une vérité primitive, à travers l'étude des civilisations anciennes en prenant appui sur une collection égyptienne. En effet, pour Alexandre Du Mège comme pour ses confrères académiciens, les Égyptiens appartiennent à une civilisation qui touche aux premiers âges du monde :

*« Les Égyptiens étaient très avancés dans les arts et les sciences. C'est ce qui rendit les Grecs la nation la plus florissante du monde. Il y a des milliers de siècles que l'Égypte existait, lorsque les Grecs ayant acquis l'art de la navigation, le hasard les fit aborder sur les côtes d'Égypte où ils trouvèrent les habitants très avancés dans les arts et les sciences. »*

De telles observations permettent de mesurer la distance entre la perception de l'ancienne Égypte développée par Jean-François Champollion, et celle, plus imaginaire d'Alexandre Du Mège. En effet, pour le jeune égyptologue, le musée est un livre d'histoire en images, tandis que pour Alexandre Du Mège, le musée est le témoin d'une unité de culte. L'Égypte, quant à elle, symbolise le premier âge de l'humanité et de la sagesse. En somme, la muséographie de la salle égyptienne reflète autant les conceptions franc-maçonniques du conservateur qu'une réelle volonté de dévoiler l'Égypte. La collection constituée par Alexandre Du Mège, entre 1831 et 1862, ne s'oriente pas vers une étude archéologique à proprement parler ; en effet, si elle est certes fondée sur les apports de Champollion, elle relève essentiellement de l'égyptomanie teintée d'égyptophilie. Une telle opposition de perspective peut aussi s'expliquer par le fait que l'impact réel de la pensée de Jean-François Champollion reste subordonné à la gloire de la nation et non à un réel intérêt égyptologique. Peu de Toulousains vont réellement s'intéresser aux travaux du jeune égyptologue. Ils préfèrent en souligner la gloire et s'en servir pour magnifier leur cité.

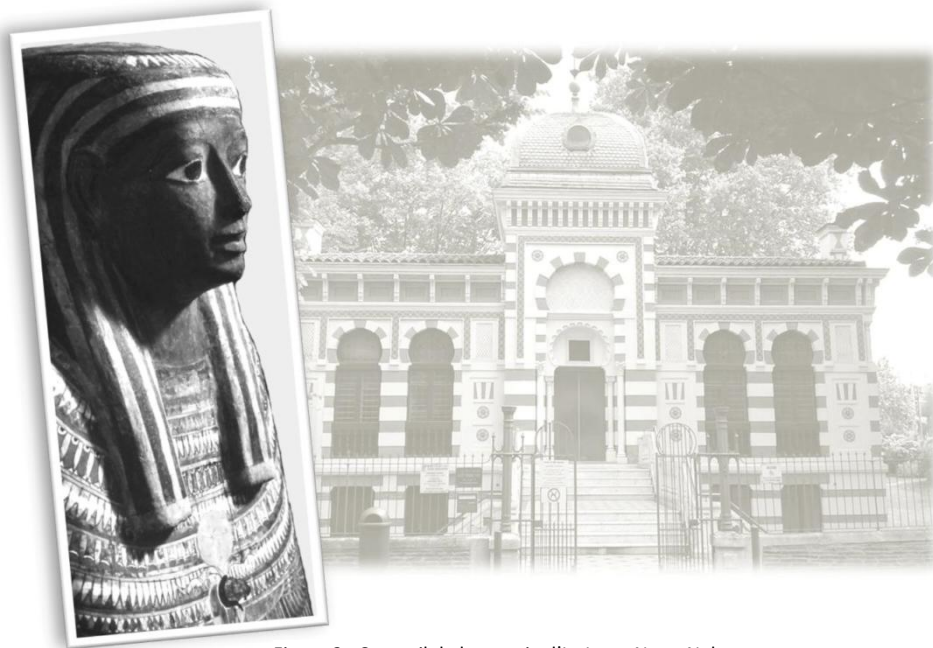


Figure 2 : Cercueil de la momie d'In-Imen Nay.s Nebou.t  
et façade du musée G. Labit.  
© Création ADEC, M. FRÈRE (2016).



# Les vizirs de la XVIII<sup>e</sup> dynastie

---

**Mathilde FRÈRE**

Doctorante en égyptologie, Université Paul-Valéry, Montpellier 3

Conférence du samedi 11 juin 2016  
Archives départementales – Grenoble

Pour assurer la prospérité de l'Égypte, que ce soit la mise en valeur des ressources naturelles du pays, la bonne gestion des ressources humaines ou encore le maintien et l'expansion du territoire, le pouvoir du pharaon était délégué à de nombreux intermédiaires, dont un des plus importants était le vizir. Que ce soit l'administration, les finances, la législation et la justice, l'armée ou encore l'organisation du territoire, aucun domaine n'était censé lui échapper. Le vizir apparaît donc comme un des plus éminents personnages après le roi.

## 1. Les fonctions du vizir

Les *Devoirs du Vizir* (*Duties of the Vizier*) est un texte unique dans toute la littérature égyptienne. Cette composition est gravée dans plusieurs tombes de vizirs des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> dynasties : Ouseramon (TT 131), Rekhmirê (TT 100), Aménémopé (TT 29 et ostraca) et Paser (TT 106). Le texte semble nous donner une vision exhaustive des fonctions exercées par ce haut dignitaire. Cependant, attention aux anachronismes et à la surinterprétation. En effet, ce texte sert avant tout à glorifier le vizir et non à décrire précisément ses fonctions à l'instar d'un manuel de la pratique administrative. De plus, il s'inscrit plus généralement dans un ensemble de textes viziriaux appelé *Le cycle viziral*, regroupant également *l'Enseignement d'Âamtchou* (TT 131), la *Nomination du vizir* (TT 131), *l'Installation du vizir* (TT 131, TT 100, TT 106) et le *bureau du vizir* (TT 100 et ostracon). Par conséquent, son contenu doit être lu et analysé avec prudence en confrontant le texte à la réalité historique.

Au Nouvel Empire, les fonctions du vizir s'étendaient principalement à trois domaines :


1. La direction du *per-nesout*. Le vizir avait en charge la gestion du domaine royal (au sens large) en tant qu'institution économique et administrative qui gérait l'ensemble des ressources de l'Égypte.
2. La direction de l'administration territoriale. Le vizir était chargé de diriger l'administration du territoire. Il en nommait les membres, contrôlait leurs activités et leur versait leurs salaires. Il avait aussi pour mission de promulguer les décisions royales et de les faire appliquer. Il dirigeait également les grands travaux de construction lancés par le roi ainsi que les expéditions militaires. Enfin, il pouvait aussi être chargé de gérer des poursuites judiciaires.
3. Le représentant du roi. Le vizir était l'intermédiaire entre le roi et son pays. C'était le rôle fondamental du vizir.

Pour mener à bien son travail, le vizir bénéficiait de tout un appareil bureaucratique composé d'un important personnel, tel que des intendants, des scribes, des messagers, des policiers, ....

## 2. Vocabulaire et titres

Le mot que nous employons pour désigner cet important personnage n'a rien d'égyptien. En effet, le terme « vizir » dérive de l'arabe وزير *wasir* et désignait, à l'origine, le principal conseiller des sultans arabes et ottomans. C'est par analogie de leurs fonctions que les égyptologues l'ont emprunté afin de qualifier le premier adjoint de Pharaon. Dans la littérature égyptologique, ce terme fut utilisé pour la première fois par l'allemand Édouard Meyer en 1887.

En Égypte antique, le vizir possédait un titre particulier. À l'Ancien Empire, le titre complet du vizir était composé de trois éléments  (*tayty sab tchaty*).

À partir du Moyen Empire, seul l'élément  (*tchaty*) désignait le vizir. Les deux autres titres sont conservés mais ils deviennent des titres honorifiques et ne sont pas nécessairement accolés au titre *tchaty*.

À partir du règne d'Ounas (fin V<sup>e</sup> dynastie), en plus de son titre, le vizir était aussi presque toujours désigné *imy-ra niout* « directeur de la Ville ». Les vizirs portaient également de nombreux autres titres : d'une part des titres dits honorifiques (*iry-pât, haty-â, semer-ouaty, ra-Nekhen, imy-ra hout-ouret, ...*) et d'autre part des titres exprimant de réelles fonctions en rapport, par exemple, avec la Résidence royale et le roi, avec l'administration centrale et provinciale, avec le clergé ou encore en rapport avec le domaine militaire.

### 3. Qu'est-ce qu'un vizir à la XVIII<sup>e</sup> dynastie ?

Le vizirat a été interrompu après la XIII<sup>e</sup> dynastie. Donc au début de la XVIII<sup>e</sup> dynastie, nous sommes dans un contexte historique de réapparition du vizirat. À partir du règne de Thoutmosis III, la fonction est même dédoublée entre un vizir du nord et un vizir du sud. En l'état actuel de nos connaissances, il y a eu 22 vizirs à la XVIII<sup>e</sup> dynastie ; avec en plus, quelques personnages plus ou moins problématiques quant à leur réel exercice du vizirat, comme par exemple le grand prêtre d'Amon Hapouseneb (sous Thoutmosis III / Hatchepsout) et le père divin Aÿ (sous Toutânkhamon).

Dans le cadre cette communication, j'ai pris le parti de sélectionner quatre vizirs qui, chacun à leur manière, me semblent emblématiques des vizirs de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Cela ne signifie pas pour autant que ce sont exclusivement eux les vizirs les plus importants de cette période. J'ai opéré une sélection chronologique qui me permettra ainsi de retracer le vizirat tout au long de la XVIII<sup>e</sup> dynastie en illustrant plus particulièrement certains moments historiques clés de cette période. Cette sélection me permettra également de présenter un éventail des différentes fonctions et carrières exercées par les vizirs de la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Ainsi, trois principales questions aiguilleront notre propos : Qui étaient ces personnages ? Quelle était la réalité de leurs fonctions et de leurs pouvoirs ? Quelle était leur histoire ?

### 4. Imhotep

Le vizir Imhotep fut en poste sous Thoutmosis I<sup>er</sup>. C'est une période historique au cours de laquelle le pays a connu une véritable réorganisation politique, administrative et religieuse suite à l'invasion hyksos.

Nous ne possédons aucune information à propos de la généalogie directe du vizir Imhotep. Néanmoins, il était peut-être « l'aïeul » d'Ouserhat, un des grands prêtres du *ka* royal de Thoutmosis I<sup>er</sup> au début de la XIX<sup>e</sup> dynastie. En effet, un des registres de la salle transversale de la tombe de ce dernier (TT 51) montre Imhotep représenté en tant qu'ancêtre vénéré.

D'après l'inscription du bloc CGC 235, Imhotep était précepteur du prince Ouadjmès, un des fils de Thoutmosis I<sup>er</sup>. Le bloc provient de la chapelle funéraire du prince, située juste à côté du Ramesseum. Elle fut découverte et déblayée par G. Daressy en février 1887. Mis à part ce prince, nous ignorons quels autres enfants royaux lui ont été confiés. Trois autres précepteurs royaux étaient contemporains, et donc des collègues, d'Imhotep : Itefrouri, Pahéry (aussi gouverneur d'El Kab) et Senmès.

Selon les titres inscrits sur le vase canope Turin CGT 19001, la plaque ovale Turin Mus. Sup. 5074 et le scarabée (bague-sceau) UC 12176, Imhotep était directeur de la Ville et vizir. Malheureusement,

se sont les seuls témoignages de son vizirat et nous ne connaissons donc rien de plus sur la réalité de l'exercice de ses fonctions.

La tombe d'Imhotep se situe dans la Vallée des Reines (QV 46), dans le versant sud de la vallée principale. Elle a été découverte par E. Schiaparelli entre 1903 et 1905 et re-déblayée en 1984 par la MAFTO. C'est une tombe-puits simple, composée de deux chambres de forme rectangulaire. La tombe est sans décor pariétal et anépigraphie. Imhotep est le seul vizir – toutes dynasties confondues – à être inhumé dans la Vallée des Reines. A-t-il bénéficié d'un privilège accordé par le roi ? La Vallée des Reines ne fut la nécropole officielle des Grandes Épouses Royales qu'à partir du règne de Ramsès I<sup>er</sup>. Avant elle servait de nécropole aux filles et sœurs de souverains, parfois de leurs fils, ainsi qu'à certains dignitaires de haut rang. Imhotep a donc peut-être bénéficié du privilège royal de se faire inhumer dans cette nécropole princière, peut-être pour être enterré à côté de son pupille, le prince Ouadjmès (la tombe de ce dernier n'a cependant pas encore été localisée).

La momie du vizir a été découverte dans sa tombe par E. Schiaparelli entre 1903 et 1905. D'après ce dernier, elle a été dépouillée et réduite en morceaux. Aucune analyse paléopathologique et anthropologique n'ont été effectuées et la momie est peut-être complètement détruite actuellement.

La postérité du vizir Imhotep fut assurée par deux principaux témoignages, l'un provenant de la nécropole thébaine et l'autre de la nécropole memphite. Comme vu précédemment, au début de la XIX<sup>e</sup> dynastie, le grand prêtre du *ka* royal de Thoutmosis I<sup>er</sup> Ouserhat présente « ses prestigieux ancêtres ». Le choix opéré par ce dernier indique donc que le souvenir du vizir Imhotep était encore très présent environ 200 ans plus tard et qu'il était considéré comme digne d'être évoqué en tant qu'ancêtre mémorable. Par ailleurs, le « Fragment Daressy » (règne de Ramsès II), fragment qui provient d'une tombe ramesside située à Saqqarâ, évoque également la postérité du vizir Imhotep. Celui-ci est figuré au sein d'une liste d'« hommes illustres » du temps passé, répartis en cinq séries hiérarchiquement ordonnées.

Ainsi, malgré le manque de documentation et d'informations concrètes sur l'exercice de son vizirat, les éléments évoqués ci-dessus permettent de conclure qu'Imhotep fût le premier grand vizir de la XVIII<sup>e</sup> dynastie et il a sans doute été très important dans le contexte de la réinstallation de la royauté égyptienne et du vizirat au début de cette période.

## 5. Ouseramon

Ouseramon fut nommé vizir en l'an 5 de Thoutmosis III. Son neveu Rekhmirê le remplace dans cette fonction entre l'an 28 et l'an 34 de ce même roi. Il a donc exercé ses fonctions pendant 23/29 ans environ tout en traversant les principaux événements politiques survenus entre Thoutmosis III et Hatchepsout. Il fut l'un des dignitaires les plus importants de cette période. Ouseramon est un des parangons du vizir en Égypte ancienne.

Il appartenait à une très grande et puissante famille de Thèbes qui a détenu le vizirat pendant trois générations ; son père Âamtchou, lui et son neveu Rekhmirê. Ses frères et ses fils appartenaient au clergé d'Amon. De plus, par mariage, cette famille est liée à celle d'Ineny (TT 81 – l'architecte et le directeur des greniers d'Hatchepsout) et à la famille d'Âhmoïse-Touroy (vice-roi de Nubie). En ce début et milieu de XVIII<sup>e</sup> dynastie, c'est donc une famille tentaculaire qui est installée dans plusieurs secteurs clés du pouvoir : le vizirat, le domaine religieux (domaine d'Amon), le domaine économique (les greniers) et le domaine militaire (vice-roi de Nubie). Le pouvoir royal doit donc composer avec cette grande famille de dignitaires.

Outre les titres honorifiques et les titres viziriaux, qu'il acquit plus tard, Ouseramon fit tout d'abord carrière au sein du clergé d'Amon. Il faisait partie de l'élite sacerdotale. Ses monuments furent pour lui l'occasion de mettre en avant son exemplarité professionnelle et morale ainsi que la transmission générationnelle envers son père, comme nous le témoigne la stèle d'Uriage n° 10

(MG 1954), conservée au musée de Grenoble. Il portait ainsi, entre autre, les titres de prêtre-*ouâb* d'Amon, de prêtre-*sem*, de directeur des greniers d'Amon et de chancelier de toutes les richesses dans Karnak.

En tant que vizir, Ouseramon a sans doute été responsable de certaines constructions dans le temple de Karnak et en charge de la gestion du Trésor du temple d'Amon. Il a peut-être aussi été impliqué dans la construction de la tombe de Senenmout (TT 71).

Ouseramon disposait de deux tombes creusées (TT 61 et TT 131), comme son contemporain Senenmout (TT 71 et TT 353). Ses deux tombes sont situées dans le prolongement l'une de l'autre sur la colline de Cheikh abd el-Gournah (fig. 1). La TT 61 a reçu un décor entièrement funéraire en partie emprunté au répertoire royal. Privilège extraordinaire, puisque c'est le seul caveau de particulier décoré du *Livre de l'Amdouat*. La tombe conserve aussi la plus ancienne copie des *Litanies du soleil*. De plus, les deux recueils funéraires sont répartis de manière complémentaire entre la tombe d'Ouseramon et celle de Thoutmosis III (KV 34). La TT 131 était à l'origine surmontée d'une pyramide. La décoration murale évoque les activités professionnelles du vizir et des scènes de la vie quotidienne.

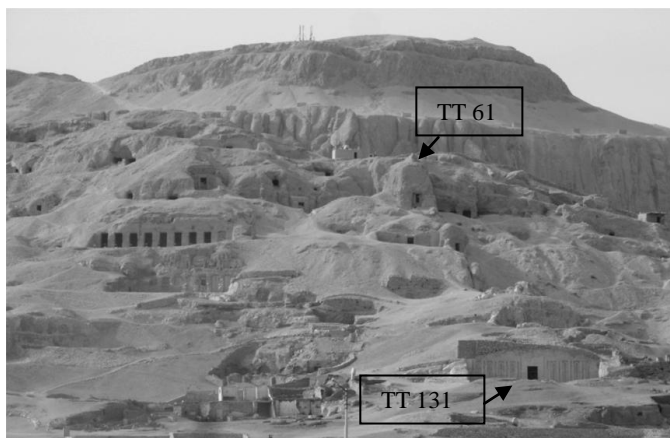



Figure 1 : Nécropole de Cheikh abd el-Gournah.  
© Photo M. FRÈRE (2016).

## 6. Âper-EI / Âbdou-EI

Âper-EI / Âbdou-EI a exercé son vizirat sous les règnes d'Amenhotep III et d'Akhénaton. Ce vizir est uniquement connu par sa tombe et son mobilier funéraire. Sa tombe a été découverte en 1976 par A. Zivie et fouillée de 1980 à 1995. Elle se situe dans la falaise du Bubastéion, dans la nécropole de Saqqarâ (Bubastéion I.1). Une quinzaine de documents inscrits et environ une quarantaine d'autres bijoux et objets y ont été découverts. Ils sont maintenant répartis entre le Musée du Caire et le Musée Imhotep à Saqqarâ.

La famille d'Âper-EI reste encore mal appréhendée. Nous connaissons surtout son épouse, la dame Taouret et son fils, le général de la charrerie Houy par leurs squelettes, leur mobilier funéraire et leurs mentions et représentations présents dans la tombe d'Âper-EI. Deux autres fils sont mentionnés dans les chapelles cultuelles de la chambre n° 2 de sa tombe. Nous n'avons cependant aucune autre trace d'eux par ailleurs. Enfin, A. Zivie mentionne que le couple a probablement eu une ou plusieurs filles. D'après les marques d'accouchement présentes sur son squelette, Taouret a bien eu plusieurs enfants.

L'origine géographique d'Âper-EI a été maintes fois débattue dans la littérature égyptologique s'intéressant à ce personnage, ô combien énigmatique au demeurant. Certains y voient un étranger venu du Proche-Orient quand d'autres considèrent qu'il était égyptien. L'anthroponyme du vizir Âper-EI  (transcrit aussi Âperia ou Âbdou-EI) a suscité beaucoup de commentaires, tant sur l'écriture et la lecture même de son nom que sur les éventuelles interprétations d'appartenance ethnique et de provenance géographique. Ce nom n'est pas attesté ailleurs que dans sa tombe et sur son mobilier funéraire. Il s'agit d'un anthroponyme théophore d'origine sémitique signifiant « le serviteur d'El ». Les squelettes d'Âper-EI, de sa femme la dame Taouret et de leur fils Houy sont presque intégralement conservés. Les études ont démontré qu'ils possédaient les mêmes caractéristiques anthropologiques et paléopathologiques que les Égyptiens contemporains de la région memphite. Cependant, de nombreux étrangers vivaient aussi dans cette

région à cette époque. Ces analyses ne sont pas des preuves suffisantes pour conclure sur l'origine géographique de cette famille. La question demandera donc à être plus amplement étudiée.

Âper-El devait mesurer environ 1,64 m et devait avoir un développement musculaire assez robuste. Il est probablement mort entre 50 et 60 ans environ. Le squelette d'Âper-El présente une forte usure des dents. Il souffrait d'ostéoporose mais n'avait pas vraiment d'arthrose. Les causes de la mort ne sont pas décelables.

Il portait beaucoup de titres, certains honorifiques, et d'autres exprimant de réelles fonctions en rapport avec son statut élevé dans l'entourage royal. Il était enfant du *kap*. Ce titre semble indiquer qu'il a été élevé et éduqué à la cour royale en compagnie des princes de sang royal. Il gravit ensuite les échelons de l'administration et devint chancelier royal, messenger du roi et père divin. En portant le titre de général de la charrerie du roi, Âper-El appartenait au corps d'élite de l'armée égyptienne. Son fils Houy portera lui aussi ce titre. Âbdou-El était aussi grand prêtre d'Aton, vraisemblablement à Memphis.

D'après les titres inscrits sur plusieurs de ses documents, Âper-El était directeur de la Ville et vizir. Ce sont les seuls témoignages de l'exercice de son vizirat. En revanche, son lieu d'inhumation à Saqqarâ pourrait laisser supposer qu'il était vizir du Nord. Cependant, Memphis et sa région pourrait aussi avoir été son lieu d'origine. Âper-El était le collègue septentrional d'Amenhotep (Houy) et Nakhtpaaton.

Sa tombe est un hypogée monumental se développant sur quatre niveaux avec tout un réseau de chambres et de galeries. Il n'y a pratiquement plus de traces des éléments extérieurs qui avaient dû précéder la partie rupestre proprement dite. Elle est également connue pour avoir été la nécropole des chats à la Basse Époque.

La monumentalité de sa sépulture et la richesse de son mobilier démontrent l'importance de ce personnage au sein de l'État égyptien entre les règnes d'Amenhotep III et d'Akhénaton, que ce soit dans la sphère royale rapprochée comme dans les domaines administratif, diplomatique, militaire et religieux. Un point vient tout de même contraster cela puisqu'Âper-El n'est pas mentionné ailleurs sur un quelconque monument ou objet. Est-ce dû seulement au hasard de la conservation et des découvertes ou y a-t-il une autre raison historique à cela ?

## 7. Parâmessou / Ramsès I<sup>er</sup>

En cette fin de XVIII<sup>e</sup> dynastie, le parcours de Parâmessou est révélateur des difficultés dynastiques et de la manière dont circule le pouvoir. Il fut le vizir d'Horemheb. Il est principalement connu grâce à ses deux statues monumentales, provenant de Karnak et le représentant en scribe accroupi, à deux sarcophages en pierre trouvés à Medinet Habou (Thèbes) et Gourob (Fayoum) et à la stèle dite de « l'An 400 ».



Parâmessou est issu d'une famille de militaires exerçant des fonctions plus ou moins importantes au sein de l'armée. Son père était le chef des archers Séthy. Son oncle, un certain Khâemouaset, était chef des troupes de Kouch. Par le mariage de ce dernier, Parâmessou possédait également des liens familiaux avec le vice-roi de Kouch Houy. La famille avait donc une place assez élevée dans le domaine militaire. Parâmessou et sa femme, la dame Tiou/Satrê, étaient les parents du futur Séthy I<sup>er</sup> et par conséquent les grands-parents du futur Ramsès II, comme le laisse supposer la « Stèle de l'An 400 » (règne de Ramsès II). Les sources semblent rattacher les origines familiales de Parâmessou au Delta oriental.

Figure 2 : Statue Caire JE 44863.  
Photo M. FRÈRE (2016).

Parâmessou s'est tout d'abord engagé dans une carrière militaire. Débutant comme chef des archers, commandant de troupes et chef de la charrerie, il devint ensuite responsable du poste frontière de Tjarou (Tell Héboua, au débouché de la branche pélusiaque du Nil). La direction de ce point de passage obligatoire des routes terrestres et fluvio-maritimes entre l'Égypte et le Proche-Orient lui permettait de contrôler cette région hautement stratégique. Il devint par la suite général des armées d'Horemheb. Il était aussi messenger royal vers tous les pays étrangers et directeur des pays étrangers.

Parâmessou fut par la suite nommé au poste de vizir. Était-ce la volonté de promouvoir un homme de son entourage, provenant lui aussi du domaine militaire, qui amena le roi à prendre cette décision ? À moins qu'il n'ait voulu s'allier à une puissante famille du royaume qui contrôlait l'une des régions les plus stratégiques de l'Égypte.

Par la suite, Horemheb désigna son vizir pour être son successeur. Ce fut un choix stratégique. Les différents postes auxquels Parâmessou fut successivement nommé semblent indiquer qu'il était un homme de confiance d'Horemheb. Par conséquent, en l'absence d'héritier biologique, Horemheb a fait de Parâmessou son « fils » et successeur légitime. De surcroît, la continuité dynastique du trône était assurée de rester entre les mains d'une famille de militaires déjà bien établie sur au moins deux générations. En effet, Séthy était déjà activement impliqué dans une carrière militaire et le futur Ramsès II est probablement né durant les dernières années du règne d'Horemheb. Ainsi, Parâmessou pouvait inaugurer une nouvelle période de stabilité dynastique.

Le règne de Ramsès I<sup>er</sup> n'a duré environ qu'un an et cinq mois. Une momie a été retrouvée au Niagara Falls Museum (USA) vers 1860. Elle fut ensuite acquise en 2000 par le MCC Museum d'Atlanta en Géorgie (USA). Là, des experts l'ont identifiée comme étant peut-être celle de Ramsès I<sup>er</sup>. Une controverse existe encore sur l'identité de la momie. Cependant, celle-ci fut ensuite rapatriée en Égypte en 2003, où le – possible – pharaon fut accueilli comme un chef d'État. Depuis le 9 mars 2004, la momie est exposée au Musée de Louxor, dans la partie consacrée à la gloire de Thèbes, aux côtés de celle du pharaon Âhmosis, qui a libéré le pays des Hyksos.

Ainsi, au travers de quatre personnages singuliers, nous avons un peu mieux appréhendé le profil du vizir à la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Bien que la documentation ne nous renseigne que très peu sur leurs actions réellement exercées en tant que vizir, d'autres éléments nous permettent d'entrevoir toute l'étendue de leur pouvoir, avant et après qu'ils fussent nommés à ce très haut poste. La sphère sociale et leurs fonctions pré-vizirales sont indissociables de leur promotion en tant que principaux substituts de pharaon. Leur parcours est également indissociable des événements politiques et des jeux de pouvoir ayant eu cours à la XVIII<sup>e</sup> dynastie. Enfin, avec Parâmessou, le pouvoir viziral devient même pharaonique !

### **Indications bibliographiques :**

BOORN (G. van den), *The Duties of the Vizier. Civil Administration in the Early New Kingdom*, Londres - New York, 1988.

DZIOBEK (E.), *Die Gräber des Viziers User-Amun. Theben Nr. 61 und 131*, AVDAIK 84, 1994.

HELCK (W.), *Zur Verwaltung des Mittleren und Neuen Reichs*, *ProblÄg* 3, 1958.

MORENO-GARCÍA (J.C.) (éd.), *Ancient Egyptian Administration*, *HdO* 104, 2013.

SHIRLEY (J.J.), « Viceroy, Viziers and the Amun Precinct. The Power of Heredity and Strategic Marriage in the Early 18<sup>th</sup> Dynasty », *JEH* 3/1, 2010, p. 73-113.

SOMAGLINO (Cl.), « Du delta oriental à la tête de l'Égypte. La trajectoire de Paramessou sous le règne d'Horemheb », *Égypte, Afrique & Orient* 76, 2015, p. 39-50.

WEIL (A.), *Die Veziere des Pharaonenreiches. Chronologisch Angeordnet*, Strasbourg, 1908.

ZIVIE (A.), *Découverte à Saqqarah. Le vizir oublié*, Paris, 1990.

## **Programme des conférences 2016 – 2017**

---

### **2<sup>e</sup> RENCONTRE ÉGYPTOLOGIQUE – SAMEDI 8 OCTOBRE 2016**

ARCHIVES DÉPARTEMENTALES – 2, rue Auguste Prudhomme, GRENOBLE

9h30 : ***Nouvelles avancées dans le déchiffrement de la langue de Méroé***

**Claude RILLY**, chargé de recherche, directeur de la Mission archéologique française de Sedeinga, Langues, langage et cultures d'Afrique noire (LLACAN), UMR 8135 CNRS / INALCO

11h00 : ***Frédéric Cailliaud et Jean-Jacques Rifaud au Soudan***

**Marie-Cécile BRUIER**, directrice scientifique, Musée royal de Mariemont

14h00 : ***Nouvelles données sur le royaume de Kerma et sa principale nécropole***

**Matthieu HONEGGER**, professeur ordinaire en égyptologie, Université Neuchâtel

15h00 : ***Histoire de fouilles : George Reisner et les pyramides royales napatéennes***

**Aminata SACKO-AUTISSIER**, collaborateur scientifique de la section Nubie- Soudan au département des Antiquités Égyptiennes, Musée du Louvre

16h30 : ***Les fouilles françaises de Sedeinga en Nubie soudanaise (2009-2016)***

**Claude RILLY**, chargé de recherche, directeur de la Mission archéologique française de Sedeinga, Langues, langage et cultures d'Afrique noire (LLACAN), UMR 8135 CNRS / INALCO

### **AUDITORIUM MUSÉE DE GRENOBLE – Place Lavalette, GRENOBLE**

SAMEDI 5 NOVEMBRE 2016 à 15h00

***À la recherche d'une image d'Hatchepsout : le Spéos Artémidos***

**Jean-Luc CHAPPAZ**, conservateur en chef du Musée d'Art et d'Histoire, Genève

SAMEDI 10 DÉCEMBRE 2016 à 15H00

***Hommes et femmes de pouvoir sous la VI<sup>e</sup> dynastie***

**Yannis GOURDON**, égyptologue, Université de Lyon II

### **ARCHIVES DÉPARTEMENTALES – 2, rue Auguste Prudhomme, GRENOBLE**

SAMEDI 14 JANVIER 2017 à 16h00

***Quand les défunts parlent aux vivants : quelques autobiographies notables de l'Ancien Empire***

**Bernard MATHIEU**, maître de conférences HDR en égyptologie, Université Montpellier III

Conférence précédée par l'**Assemblée Générale de l'association** (à 14h30)

SAMEDI 11 MARS 2017 à 15h00

***Étienne Drioton, grand égyptologue du XX<sup>e</sup> siècle***

**Michèle JURET**, conservatrice du musée Josèphe Jacquot, Mongeron

### **LIEU À DÉFINIR ULTÉRIEUREMENT**

SAMEDI 8 AVRIL 2017 à 15h00

***Les hiéroglyphes des écrivains : savoirs et imaginaires, XIX-XX<sup>e</sup> siècles***

**Daniel LANÇON**, professeur des universités, Université Grenoble Alpes

## ***Programme des séminaires d'égyptologie 2016-2017***

---

(minimum : 12 personnes – maximum : 20 personnes)

SAMEDI 26 NOVEMBRE 2016

***Les peintres et la peinture dans les tombes thébaines***

**Dimitri LABOURY**

SAMEDI 11 FÉVRIER 2017

***Les Livres funéraires (suite)***

**Florence MAURIC-BARBÉRIO**

SAMEDI 25 MARS 2017

***Tanis et les fouilles de Pierre Montet***

**Patrice LE GUILLOUX**

SAMEDI 20 MAI 2017

***Ramsès III et les Peuples de la Mer***

**Pierre GRANDET**

SAMEDI 10 JUIN 2017

***Point sur ses travaux dans la Vallée des Rois***

**Suzanne BICKEL**

### **TARIFS**

- Dimitri LABOURY 47 €
- Florence MAURIC-BARBÉRIO 47 €
- Patrice LE GUILLOUX 47 €
- Pierre GRANDET 47 €
- Suzanne BICKEL 47 €
- **Forfait 5 séminaires : 225 €** (au lieu de 235 €) ou 3 versements de 75 €.

Il est possible de s'inscrire à un ou plusieurs modules, ou à la totalité (légère remise sur le prix total détaillé), avec dans ce dernier cas, un échelonnement envisageable des paiements : 3 chèques, remis à l'inscription et encaissés en début de chaque trimestre.

**HORAIRES** : de 10h00 à 17h00 avec pause déjeuner de +/- 2 heures.

**LIEU** : MJC Allobroges (1 rue Hauquelin – Grenoble).

À côté de l'arrêt de tram B « Place Notre-Dame » et en face du Musée de Grenoble.

### **INSCRIPTIONS**

Les inscriptions doivent parvenir (au moins pour le premier séminaire) d'ici la fin septembre ou au plus tard directement aux ADI, lors de la 2<sup>e</sup> Rencontre égyptologique du 8 octobre 2016, auprès de :

Mme Dominique TERRIER : 28 rue Georges Maeder – 38170 Seyssinet-Pariset

(avec le coupon-réponse et un/les chèque(s) libellé(s) à l'ordre de l'ADEC correspondant au montant de votre inscription).



## **Programme des cours d'égyptologie 2016-2017**

---

### **CIVILISATION (UIAD)**

**Professeur : Karine MADRIGAL**

Lieu : Université Inter-Âges (UIAD), 2 square de Belmont – 38000 GRENOBLE.

- **INITIATION À L'ÉGYPTE ANTIQUE** **110 € / an**  
(Réf. H04) **Lundi**, tous les 15 jours, de **9h à 10h30**. **1<sup>er</sup> cours le lundi 26 septembre**.  
Découverte de la civilisation égyptienne antique au détour de ses pratiques religieuses, funéraires mais aussi de sa vie quotidienne et des institutions.  
Ce cours s'adresse aux personnes n'ayant aucune connaissance en égyptologie.
- **HISTOIRE DE L'ÉGYPTE ANTIQUE** **110 € / an**  
(Réf. H04) **Lundi**, tous les 15 jours, de **11h à 12h30**. **1<sup>er</sup> cours le lundi 26 septembre**.  
Année consacrée à l'étude des différents règnes et événements de l'histoire égyptienne antique allant de la fin de l'Ancien Empire au début du Nouvel Empire.  
Ce cours s'adresse aux personnes ayant déjà quelques connaissances en égyptologie.
- **HISTOIRE DE L'ÉGYPTOLOGIE** **110 € / an**  
(Réf. H04) **Lundi**, tous les 15 jours, de **9h à 10h30**. **1<sup>er</sup> cours le lundi 3 octobre**.  
Ce cours est consacré à l'étude des différents personnages qui ont marqué la discipline égyptologique depuis le XIX<sup>e</sup> siècle.  
Ce cours est ouvert à tous, pas besoin de connaissances particulières.
- **ARCHITECTURE FUNÉRAIRE : ÉTUDE DES TOMBES** **110 € / an**  
(Réf. H04) **Lundi**, tous les 15 jours, de **11h à 12h30**. **1<sup>er</sup> cours le lundi 3 octobre**.  
Cours thématique pour découvrir l'univers des tombes égyptiennes. Il s'agit d'étudier les décors des tombes de l'Ancien Empire et du Moyen Empire.  
Ce cours est ouvert à tous, pas besoin de connaissances particulières.
- **UN OBJET, UNE HISTOIRE** **110 € / an**  
(Réf. H04) **Mardi**, tous les 15 jours, de **17h30 à 19h00**. **1<sup>er</sup> cours le mardi 27 septembre**.  
Le but de ce cours est l'étude du point de vue archéologique, historique, histoire de l'art d'objets égyptiens « célèbres ». Chaque cours sera indépendant et parlera d'un objet différent.  
Ce cours est ouvert à tous, pas besoin de connaissances particulières.

### **ÉPIGRAPHIE (UIAD)**

**Professeur : Gilles DELPECH**

Lieu : Université Inter-Âges (UIAD), 2 square de Belmont – 38000 GRENOBLE.

- **INITIATION : DÉCOUVERTE DES HIÉROGLYPHES (5h)** **40 € / stage**  
(Réf. X03) **Jeudi** de **11h à 12h**. **1<sup>er</sup> cours le jeudi 3 novembre**.  
Stage de 5 séances consécutives d'une heure chacune.  
Atelier proposant une initiation aux hiéroglyphes à travers des thèmes-clés de la civilisation égyptienne.  
Ce stage s'adresse aux personnes n'ayant pas de connaissances en égyptologie.

- **SÉMINAIRE : APPEL AUX VIVANTS (20h)** **145 € / stage**  
 (Réf. X03) **Judi de 10h à 12h.** Début des cours en **janvier 2017.**  
 Stage de 10 séances consécutives de deux heures chacune.  
 Approche historique et philologique de l' « Appel aux vivants ». 2<sup>e</sup> partie : le Moyen Empire et la Deuxième Période Intermédiaire.  
 Ce stage s'adresse aux personnes ayant déjà 3-4 ans d'épigraphie.
- **ÉPIGRAPHIE – 4<sup>e</sup> année** **135 € / an**  
 (Réf. H03) **Lundi**, tous les 15 jours, de **17h30 à 19h00.** 1<sup>er</sup> cours le lundi 3 octobre.  
 Étude des propositions non verbales, conditionnelles et relatives. Traduction d'une épitaphe du Moyen Empire.
- **ÉPIGRAPHIE – 5<sup>e</sup> année A** **135 € / an**  
 (Réf. H03) **Lundi**, tous les 15 jours, de **14h30 à 16h00.** 1<sup>er</sup> cours le lundi 3 octobre.  
 Étude documentaire comparative : la célébration des mystères d'Osiris à Abydos au Moyen Empire, la théologie d'Amon à Kom el-Hettan sous Amenhotep III (traduction, analyse et interprétation).
- **ÉPIGRAPHIE – 5<sup>e</sup> année B** **135 € / an**  
 (Réf. H03) **Lundi**, tous les 15 jours, de **14h30 à 16h00.** 1<sup>er</sup> cours le lundi 26 septembre.  
 Étude documentaire comparative : la célébration des mystères d'Osiris à Abydos au Moyen Empire, la théologie d'Amon à Kom el-Hettan sous Amenhotep III (traduction, analyse et interprétation).

#### **ÉPIGRAPHIE (ADEC – à Grenoble)**

**Professeur : Gilles DELPECH**

Lieu : MJC Allobroges, 1 rue Hauquelin – 38000 GRENOBLE.

- **ÉPIGRAPHIE – 1<sup>re</sup> année** **160 € / an**  
**Mercredi**, tous les 15 jours, de **15h30 à 17h.** 1<sup>er</sup> cours le **mercredi 5 octobre.**  
 Découverte ludique de l'histoire des hiéroglyphes et de l'écriture des anciens Égyptiens.  
 Mise en pratique avec rédaction de quelques phrases.
- **ÉPIGRAPHIE – 3<sup>e</sup> année** **360 € / an**  
**Mercredi**, toutes les semaines, de **17h30 à 19h** (29 séances). 1<sup>er</sup> cours le **mercredi 28 septembre.**  
 Suite de l'apprentissage de l'écriture avec étude des noms et groupes nominaux et découverte de la titulature royale.

#### **ÉPIGRAPHIE (ADEC – à Vif)**

**Professeur : Céline VILLARINO**

Lieu : Maison des Associations, salle Blanche – 38450 VIF.

- **ÉPIGRAPHIE – Initiation à l'écriture hiéroglyphique** **160 € / an**  
**Mardi**, tous les 15 jours, de **17h45 à 19h15.** 1<sup>er</sup> cours le **mardi 18 octobre.**  
 Découverte de l'écriture des anciens Égyptiens : signes hiéroglyphiques, sens de lecture, structure grammaticale, traduction de textes simples.  
 Ce cours s'adresse aux personnes n'ayant aucune connaissance en égyptologie.
- **ÉPIGRAPHIE – 2<sup>e</sup> année** **160 € / an**  
**Mardi**, tous les 15 jours, de **17h45 à 19h15.** 1<sup>er</sup> cours le **mardi 15 novembre.**  
 Approfondissement de l'apprentissage de l'écriture des anciens Égyptiens : révision de la proposition à prédicat adverbial ; la phrase verbale ; traduction de textes simples.

## INSCRIPTIONS

Pour tous les cours

- Lors du Forum des Associations à Vif (salle Polyvalente), le samedi **10 septembre 2016** ;
- À l'UIAD (2 square de Belmont – 38000 Grenoble), le lundi **12 septembre 2016** en matinée ;  
Tel. : 04.76.42.44.63. Site Internet : [www.uiad.fr](http://www.uiad.fr)
- Lors de la 2<sup>e</sup> Rencontre Égyptologique aux Archives départementales de l'Isère (ADI),  
le samedi **8 octobre 2016**.  
Email : [contact@champollion-adece.net](mailto:contact@champollion-adece.net). Site Internet : [www.champollion-adece.net](http://www.champollion-adece.net)

### NB :

- Aux tarifs des cours donnés à l'UIAD mentionnés ci-dessus, il convient d'ajouter **65 € d'adhésion à l'UIAD + 1 €** pour le Centre de documentation et le Point presse.
- Aux tarifs des cours donnés par l'ADEC mentionnés ci-dessus, il convient d'ajouter **25 € d'adhésion à l'ADEC**.





[www.champollion-adec.net](http://www.champollion-adec.net)



Avec l'aimable soutien de :



Bulletin distribué gratuitement aux adhérents de l'Association Dauphinoise d'Égyptologie Champollion

Code ISSN 1961-3040